



# Die Welt am Europaplatz

Geschichten aus dem  
Haus der Religionen – Dialog der Kulturen

Stämpfli Verlag

Le Monde sur l'Europaplatz

Histoires de la Maison des Religions – Dialogue des Cultures

ÉDITION PARTIELLE EN FRANÇAIS

## Tablets des matières

ARCHITECTURE .....	2
RITUELS .....	5
FORMATION .....	9
NOURRITURE.....	12
FEMMES .....	15
VISION DE L'ÊTRE HUMAIN.....	18
CULTURE .....	23
ORGANISATION.....	26
BÉNÉVOLAT .....	29
CONFLITS .....	32
MONDE .....	35

## ARCHITECTURE

### Un début atypique – fait de boîtes en carton

*On trouve peut-être à Berne des bâtiments plus impressionnants et des places bien plus idylliques. De par l'histoire de sa création toutefois, la Maison des religions – Dialogue des cultures située sur l'Europaplatz est un ouvrage miraculeux. Car son parcours est très inhabituel.*

Une maison pour huit religions ? Un même toit abritant des communautés religieuses qui ne s'asseyent presque jamais à la même table ? Un rêve ? Une utopie ? On peut se représenter cette idée par la pensée, comme l'a fait l'auteur ukraino-suisse Dmitrij Gawrisch. Mais on peut aussi dérouler l'histoire de ce rêve. Revenir aux origines du projet « Maison des religions – Dialogue des cultures ». On tombe alors par exemple sur Marco Ryter. C'est l'un des nombreux architectes de cette « maison ». Un idéaliste, un fantasque, un rêveur.

La rencontre a lieu au premier étage de la maison. Le soleil brille à travers la baie vitrée et fait se refléter sur le parquet les ornements de l'artiste Nika Spalinger qui décorent le vitrage. Marco Ryter, architecte et membre fondateur du bureau d'architecture bernois Bauart AG, a participé à la planification de cette maison pratiquement depuis le début. Après son départ à la retraite, c'est son collègue Stefan Graf qui s'est attelé à la réalisation pratique. Cependant, Marco Ryter aime bien fouiller dans les souvenirs de ces débuts. En fin de compte, qui a conçu ce projet ? La question le laisse un instant silencieux. Enfin, il prend la parole : « c'est drôle, mais j'ai l'impression qu'il n'y a jamais eu de véritable conception architecturale, en tout cas pas au sens « Nous avons un emplacement ici et un projet de bâtiment là ; on peut donc y aller ». Je ne sais pas si j'ose le dire en tant qu'architecte, mais nous avons commencé de manière atypique : avec des boîtes en carton. »

### Une planification à l'aveuglette

Marco Ryter nous raconte toute l'histoire et l'on sent qu'il est encore fasciné par le fait qu'une idée un peu folle a mené à la naissance d'une maison aujourd'hui considérée loin à la ronde comme un projet phare. Il décrit comment, au tournant du millénaire, huit communautés religieuses se sont réunies à maintes reprises autour d'une table ronde, pour discuter, planifier et établir des ébauches avant de les rejeter. Les personnes présentes ont empilé des boîtes en carton, les ont regroupées puis réagencées encore autrement. Elles rêvaient de construire un bâtiment commun offrant des locaux pour leurs religions respectives. « Ces boîtes ont servi de support aux réflexions, elles étaient toutes de la même taille, c'était important. Il ne devait pas y avoir de hiérarchie. En plus, nous n'avions même pas encore d'emplacement. »

C'était une planification à l'aveuglette. « Nous avions en tête l'image d'un village nord-africain avec des ruelles étroites, des arrière-cours et de petites places où les gens se rencontrent », se souvient Marco Ryter. Personne ne savait alors s'il faudrait réaliser une nouvelle construction, en transformer une ou même viser une implantation en plein air. La flamme était toutefois allumée. Toujours alimentée et entretenue par Hartmut Haas, pasteur de l'Église morave, qui avait mis sur pied la première fête des religions à Berne-Ouest en 2002. Il en était fermement convaincu : l'objectif à long terme de ces discussions par-delà les frontières religieuses devait être une grande maison commune, un lieu où les différentes religions pourraient vivre et célébrer leur foi.

Autrefois objectif lointain, la maison a vu le jour sur l'Europaplatz en 2014, dans le cadre d'un grand projet immobilier englobant des magasins, des bureaux et des logements. Alors qu'elle n'était auparavant qu'un espace mort sous une autoroute, coincé entre les voies de chemin de fer et un axe routier principal, la place devant la maison est une place urbaine et animée, où des personnes de tous

âges se rencontrent et se croisent en faisant leurs courses, en se rendant au travail ou en faisant du skateboard à l'ombre du pont. Le complexe de dix étages de couleur bronze est précédé d'une extension vitrée du côté de la rue. Sur deux stèles, on peut lire de manière bien visible pour tous les passantes et passants : Maison des religions – Dialogue des cultures.

Son nom en dit long. Il exprime ce qui s'y vit... Avec un espace communautaire ouvert comprenant le petit bureau pour tout le personnel, le restaurant et les salles de réunion d'une part, et les cinq espaces de culte pour les personnes appartenant à l'alévisme, au bouddhisme, à l'hindouisme, à l'islam et au christianisme d'autre part. Les communautés juive, baha'ie et sikhe sont des partenaires traitées sur un pied d'égalité, mais elles n'ont pas de locaux propres.

### **Un microcosme sur 3390 mètres carrés**

La maison est devenue un lieu d'échange entre les religions, mais aussi et surtout un lieu de rencontre vivant pour toute la société. Des classes, des spécialistes, des personnes âgées et des personnes issues de la migration s'y rencontrent lors de débats, de conférences, de visites guidées et d'ateliers. Alors que la population du quartier se retrouve attablée avec les participantes et participants d'une conférence et les membres de l'équipe dans le restaurant Vanakam, les employés des bureaux environnants se réunissent peut-être pour une séance de yoga dans la salle derrière la cuisine. Un microcosme sur 3390 mètres carrés. Une maison pour vivre, expérimenter et célébrer les cultures et les religions. Une maison de débat et de dialogue aussi, une maison dont les spécialistes du tourisme et les milieux politiques sont fiers. Une maison qui fait partie de Berne, aussi certainement aujourd'hui que le Palais fédéral.

Cependant, le chemin qui a mené à la réalisation de cette maison n'est vraiment pas allé de soi. Lorsqu'il est devenu clair, au début des années 2000, que des constructions allaient être réalisées sur l'ancien site industriel Gangloff, les plans d'une Maison des religions se sont peu à peu concrétisés. L'argent n'avait pas encore été réuni, mais les architectes ont commencé à se pencher sur le projet en se basant sur les idées et les images esquissées par les différentes communautés, livrant de nouveaux modèles détaillés et coûteux. Il n'était soudain plus question uniquement de locaux, mais de points cardinaux, de connexions à la terre et de parois qui devaient rester dégagées. « C'était un processus participatif dans toute sa splendeur », se souvient Marco Ryter.

Une maison des religions dans une enceinte multifonctionnelle avec des locaux commerciaux, est-ce que c'était envisageable ? L'entreprise générale Halter était convaincue que ça pourrait marcher. L'arrivée des planificateurs zurichois a été un « coup de chance », se rappelle Marco Ryter. C'est à partir de là que le projet a avancé. La visibilité était un élément essentiel. À l'origine, les planificateurs envisageaient des espaces souterrains et des entrées latérales. « Impossible ! » s'est exclamé Hartmut Haas. La maison a sa place sur un pied d'égalité avec la société. Les boîtes en carton sont revenues sur le devant de la scène : Hartmut Haas les a mises dans des sacs IKEA et s'est rendu à Zurich auprès de l'entreprise générale. « J'ai dû encaisser pas mal de coups » se souvient-il en souriant, « mais nous avons finalement réussi à nous entendre. » C'est au terme d'une longue lutte que la répartition actuelle des locaux a vu le jour, et plus tard la façade qui n'est pas vraiment « neutre », ce qu'envisageaient les planificateurs à l'origine. Elle est volontairement dirigée vers la place, montrant discrètement mais clairement à tout le monde que des hommes et des femmes de religions différentes sont ici chez eux.

Pour atteindre l'entrée principale, il faut monter quelques marches depuis la rue et passer devant des tables colorées et des bacs remplis de lavandes, de fleurs et d'herbes aromatiques. Les portes situées à gauche et à droite de l'entrée principale mènent directement au temple hindouiste et à la mosquée. Une gopura – tour divine hindoue – très colorée et un dôme doré dépassent du toit, montrant le

chemin. On accède aux autres locaux sacrés depuis l'espace de dialogue. Toute personne intéressée est la bienvenue partout.

### **Les moments de frayeur deviennent anecdotes**

Ce bref historique de la construction ne mentionne évidemment pas certains moments de frayeur liés aux finances et à la planification. Les histoires qui s'y rapportent sont devenues des anecdotes que l'on raconte volontiers lors des visites guidées. Par exemple concernant l'orientation de la salle de prière dans la mosquée. Pour qu'elle soit dirigée vers la Mecque, deux corridors mènent, depuis l'entrée principale, tout d'abord sur le côté autour de la salle de prière de façon à entrer par l'arrière. Ou à propos de la connexion à la terre du temple hindou, qui a été résolue par une colonne allant de l'autel principal aux fondations situées trois étages plus bas. La créativité et la bonne volonté de toutes les communautés religieuses impliquées étaient nécessaires. Autre exemple : pour que le char transportant les divinités hindoues puisse être tiré autour du temple lors des fêtes annuelles, il faut que l'espace soit dégagé. Comment cela serait-il possible dans un bâtiment commun ? Un accord a été trouvé avec le grossiste du complexe. Pendant les jours de fête, il ouvre la grande porte entre la zone de livraison des marchandises et le parking souterrain, ce qui permet au char des divinités de faire le tour du temple. Un peu inhabituel, mais c'est ainsi qu'il fallait faire d'un point de vue politico-religieux ; on s'accorde aujourd'hui à le dire.

Marco Ryter, l'architecte retraité, tire le bilan de cette aventure : « Notre bureau a beaucoup appris. Le projet n'a pu voir le jour qu'en raison de la confiance mutuelle qui s'est instaurée au fil des ans. » Et Hartmut Haas, le théologien, complète : « C'est parce que nous étions tous toujours prêts à prendre des chemins détournés et à revoir nos idées préconçues. »

## RITUELS

### Les rituels religieux à l'épreuve des prescriptions laïques

*Les rituels sont des actes répétitifs. On souffle les bougies d'un gâteau d'anniversaire, ou on dit à ses proches « dors bien » avant d'aller se coucher. Les rituels sont aussi au cœur de chaque religion. Les quatre éléments – le feu, la terre, l'air et l'eau – y jouent bien souvent un rôle de premier plan, au risque de créer des conflits entre les lois divines et humaines.*

**Le feu.** « Le feu purifie les lieux avant toute prière », explique Sasikumar Tharmalingam, prêtre hindou à la Maison des religions – Dialogue des cultures. « Nous croyons que Dieu brille comme une lumière en nous et que partout où il y a de la lumière, Dieu est présent. » Et le feu est une source primaire de lumière. Par conséquent, le feu est un élément essentiel de l'hindouisme. Dans le rituel sacré du homa, il sert à implorer la bénédiction des dieux. Agni, la divinité du feu, est chargée de transporter jusqu'à eux les sacrifices offerts par les humains.

Selon une croyance hindoue, la cérémonie du homa restaure l'harmonie entre les êtres humains et l'univers. Or qu'en est-il de l'harmonie entre les coutumes religieuses et les lois ou règlements suisses en matière de construction ? Tout feu allumé à l'intérieur d'un bâtiment constitue une menace pour la sécurité. En Suisse, il existe une réglementation très précise en la matière. Il a donc fallu mener de nombreuses discussions avec l'Inspection des constructions durant les travaux à l'Europaplatz, se souvient Sasikumar Tharmalingam. « Le complexe architectural dont fait partie la Maison des religions compte 88 appartements à louer, ainsi que des bureaux. Et de fait, les foyers ouverts sont interdits dans les immeubles d'habitation. » Le préfet de l'époque, Christoph Lerch, a voulu en avoir le cœur net et le prêtre hindou a célébré le rituel du feu, en plein chantier, pour les fonctionnaires cantonaux. Cette mise au point a amélioré la compréhension mutuelle et l'Inspection des constructions a accordé une dérogation, assortie de conditions très précises. Par exemple, il ne doit pas s'agir d'un foyer fixe, seuls les feux mobiles étant autorisés. Après le rituel, le feu doit être aussitôt éteint et le foyer déplacé. En outre, les communautés religieuses sont tenues de désigner des responsables de la sécurité. Le feu et les bougies sont tout aussi sacrés dans l'alévisme. Durant la danse rituelle du semah, les fidèles tiennent une bougie à la main. Comme le feu est sacré, il est exclu de se servir d'eau pour l'éteindre. Soit on laisse la bougie se consumer, soit si on est dans la nature, on étouffe les braises en les recouvrant de terre. L'islam par contre ne connaît aucun rituel basé sur le feu. « Dans notre religion strictement monothéiste, les individus s'adressent directement à Dieu, sans avoir besoin d'instruments ou d'intermédiaires », souligne Muveid Memeti, président de l'association musulmane de Berne.

Bien qu'elles se soient toujours scrupuleusement conformées aux conditions en vigueur, les différentes communautés religieuses ont rencontré au début quelques problèmes avec le feu. La première année, la fumée a déclenché plusieurs alarmes incendie dont la plupart se sont avérées infondées, notamment celle du 21 mars 2014. Ce jour-là, les alévis célèbrent le nouvel an et le retour du printemps, lors d'une fête appelée Norouz. Les feux traditionnellement allumés à cette occasion symbolisent l'aspiration des peuples à la liberté et à l'indépendance. Les fidèles enjambent les flammes afin qu'elles leur donnent l'énergie nécessaire. « Les membres ont donc allumé un feu dans leur dergâh de la Maison des religions – sans penser aux détecteurs d'incendie installés dans tout le bâtiment, se souvient Giorgio Albisetti, président depuis 2016 de la fondation « Europaplatz – Haus der Religionen ». La solution du problème est simple mais efficace : avec l'accord des pompiers, les détecteurs d'incendie sont depuis lors brièvement débranchés pour la fête de Nouroz.

**La terre.** Un temple hindou se doit d'être relié au ciel et à la terre. Son autel principal a ainsi besoin d'être au rez-de-chaussée, le plus près possible du sol, ce qui a sérieusement compliqué les travaux de

planification de la Maison des religions. Car il était prévu d'édifier ce temple au-dessus de l'entrepôt de marchandises de la succursale Coop. La solution trouvée est aussi pragmatique que raffinée : une colonne dont le socle se situe dans les fondations du bâtiment se dresse derrière l'autel principal. « La colonne traverse tout le bâtiment et relie ainsi le temple à la terre », explique Sasikumar Tharmalingam. Et le ciel ? Lui aussi est tout proche, grâce au toit en verre du temple que domine le majestueux autel principal. Partout où il y a de la terre, elle s'incruste sous les semelles. Aussi faut-il se déchausser avant de pénétrer dans beaucoup d'édifices sacrés. Dans l'église éthiopienne orthodoxe, par exemple, tout le monde est prié d'ôter ses chaussures, par respect pour l'iconostase. De telles représentations sont considérées comme sacrées et sont censées avoir des vertus thérapeutiques. Les chrétiennes et chrétiens orthodoxes éthiopiens pensent qu'elles peuvent chasser les mauvais esprits. Toujours selon le rituel, il faut toucher et embrasser l'iconostase. « L'usage d'ôter ses chaussures remonte à la Bible », souligne Yemisrach Abebaw, membre de la communauté orthodoxe éthiopienne de la Maison des religions, en citant le deuxième livre de Moïse (Exode), au chapitre 3 : « L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il répondit : Me voici ! Dieu dit : N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. » En Éthiopie, le sol des églises est toujours recouvert de tapis, poursuit Yemisrach Abebaw. « On ne peut fouler ces tapis que pieds nus ou en chaussettes. » Dans la Maison des religions, la communauté orthodoxe éthiopienne partage toutefois sa salle de prière avec sept autres confessions chrétiennes. Qu'a-t-on donc fait ? Alors que dans le temple hindou et la mosquée, tout le monde enlève ses chaussures avant d'entrer, le compromis suivant a été trouvé pour l'église : ôter ses chaussures n'étant pas une tradition dans toute la chrétienté, personne n'est censé le faire lors des visites guidées ou individuelles, ni d'ailleurs au cours des réunions œcuméniques ou autres. Par contre, lors des célébrations orthodoxes, tout le monde laisse ses chaussures à l'entrée, en signe de respect. « Nous avons déroulé un tapis rouge devant les représentations de saints, afin de créer un espace de protection », explique Yemisrach Abebaw. « Lors des services religieux, l'église tout entière est recouverte de tapis, et l'air purifié avec de l'encens. » Or pourquoi tout le monde n'ôte-t-il pas ses chaussures ? « À la différence des chrétiennes et chrétiens orthodoxes, les membres des églises protestantes n'ont pas de lieu sacré particulier », explique Frieder Vollprecht, pasteur de l'Église morave, qui dirige à la Maison des religions les offices de sa communauté. « En principe, un culte protestant peut être organisé n'importe où, car ce n'est pas tant le lieu qui compte que l'assemblée réunie. Même quand des édifices ou des locaux spécifiques sont prévus pour les célébrations religieuses, cela reste des endroits normaux où l'on peut entrer sans précautions particulières. » Le fait de retirer ses chaussures dans la mosquée n'a aucune signification sacrée, ajoute Muveid Memeti. « Nous le faisons pour des raisons purement pratiques. Comme les fidèles se prosternent à terre pendant la prière, il est important que le sol soit propre. » Aussi dans la plupart des mosquées, le sol est-il recouvert de tapis. Toutefois, lors d'événements à grande échelle comme la Nuit des religions, il arrive que des visiteuses et visiteurs enfreignent involontairement les règles et entrent chaussés dans les lieux sacrés. Comment est-ce perçu par les croyants et quelles sont leurs réactions ? « Nous attirons poliment l'attention de la personne sur la nécessité de retirer ses chaussures, en lui expliquant le bien-fondé de cette règle », indique Muveid Memeti. Le prêtre hindou Sasikumar Tharmalingam doit lui aussi souvent rappeler à l'ordre des gens qui pénètrent dans le temple hindou avec leurs chaussures. « Mais je suis convaincu que nous ne pouvons pas rendre Dieu impur. Il est toujours pur. Ce n'est donc pas une faute grave à mes yeux. Chez nous, le fait d'ôter ses chaussures est davantage une marque de respect envers les autres qu'un geste s'adressant spécifiquement à Dieu. »

**L'air.** L'air a pour particularité d'être invisible et silencieux. Il lui arrive de véhiculer des odeurs, par exemple celle des bâtonnets d'encens. Un parfum agréable aide à la méditation et chasse les mauvais souvenirs. Pour méditer, il faut en outre que le silence règne, qu'aucune brise ne souffle, n'est-ce pas ?

« Non, pas vraiment », corrige Reto Haase du centre bouddhiste de la Maison des religions. « Après quelques années de pratique, le bruit ne dérange plus et on parvient à méditer même dans un hall de gare aux heures de pointe. » Reto Haase est l'« homme à tout faire » du centre bouddhiste : il s'occupe des lieux du lundi au vendredi, est responsable de l'aumônerie, répond aux questions des visiteuses et visiteurs, arrose les fleurs, tient la boutique et siège au comité de l'association. En Asie, où est apparue la méditation bouddhique, le silence est rare. « La nature y est encore très présente et on entend à tout moment des chants d'oiseaux ou des cris d'animaux. » Alors qu'en Suisse, les bruits sont plutôt perçus comme gênants pendant la méditation. « Ce sont surtout les novices qui ont besoin de silence pour se concentrer », glisse Reto Haase. Les premiers temps, le silence était loin de régner à la Maison des religions, où la ventilation dérangeait de nombreuses personnes en quête de calme. On a finalement pu réduire les émissions sonores, en diminuant la circulation d'air. Et pour ne pas distraire les regards, les tuyaux d'aération de la dergâh alévie, de l'église chrétienne et du centre bouddhiste ont été habilement dissimulés. Dans le cas de la communauté bouddhiste, rien n'a été négligé pour améliorer la qualité du silence : « les filtres de ventilation situés devant les murs ont été condamnés et ceux à l'extérieur retirés, pour permettre à l'air de circuler librement. Nous avons encore aménagé à l'avant du temple, en direction de Bouddha, une grande sortie d'air en veillant à tapisser tout le tuyau d'aération d'une toile insonorisante », raconte Reto Haase. Avant d'ajouter en souriant : « on n'entend pratiquement plus rien, même les personnes hypersensibles peuvent désormais méditer. »

**L'eau.** Les ablutions avant la prière représentent un rituel central de l'islam, dont il est question dans le Coran. En plus de rappeler l'importance de l'hygiène, ce rituel montre symboliquement que la prière mène à la pureté intérieure. La pureté rituelle s'obtient par les ablutions précédant la prière : on se lave les avant-bras, on passe ses mains mouillées sur ses cheveux, on humidifie son visage et ses oreilles, on lave encore ses deux pieds. Après ces ablutions et une courte prière, les fidèles pénètrent dans la mosquée afin de s'adonner à la prière proprement dite. « Le rituel des ablutions n'est soumis à aucune exigence technique particulière », explique Muveid Memeti, le seul critère étant la propreté de l'eau. Dans l'hindouisme, l'eau constitue une substance pure et donc sacrée. De nombreux rituels sont liés à l'eau, qui est au cœur de presque toutes les cérémonies. Il serait donc impensable qu'un temple ne soit pas raccordé au réseau d'eau. Les aspersion d'eau commencent dès le premier jour : tout nouvel autel de prière reçoit une figure divine. « Pendant sa consécration, nous remplissons d'eau un récipient que nous déposons plusieurs jours devant le feu, afin que l'eau puisse emmagasiner toute l'énergie cosmique. » L'eau est ensuite versée sur la sculpture – les choses se sont passées ainsi en 2015, à l'inauguration du temple hindou de la Maison des religions. « L'autel tout entier est ainsi chargé d'énergie cosmique », souligne Sasikumar Tharmalingam. Les figures sacrées du temple hindou sont régulièrement lavées : soit tous les jours pour Shiva, la divinité ornant l'autel principal, et une fois par semaine pour les sculptures des douze autres autels. En plus d'être une marque de respect envers les dieux et déesses, une telle pratique s'inscrit dans le cycle sacré de la nature. « Il est donc essentiel de perpétuer ce rituel dans tous les temples hindous », rappelle Sasikumar Tharmalingam.

Le temple hindou comporte divers points d'eau pour les ablutions rituelles, de même que sa cuisine dispose de plusieurs éviers. Dans la mosquée aussi, une robinetterie spéciale est en place pour les fidèles. En leur qualité de locataires, les communautés religieuses étaient responsables de l'aménagement intérieur des locaux sacrés, tandis que la fondation « Haus der Religionen » se chargeait de l'espace de dialogue. « Soucieuses de réduire leurs coûts, les communautés religieuses ont acheté leurs robinets en gros. Sans se douter que lors de la réception des travaux, l'Office du génie civil de la Ville de Berne perçoit une taxe de raccordement sur chaque robinet », explique Giorgio Albisetti, président du conseil de fondation. « Cette taxe peut coûter plusieurs centaines de francs, selon le type de raccordement. » En effet, il existe des robinets de douche et des robinets de lavabo.



Les premiers sont les plus chers. Dans leur ignorance, les communautés ont acquis un coûteux robinet de douche par raccordement. Quelle n'a pas été leur surprise quelques mois plus tard, quand les factures sont arrivées : « les montants à payer dépassaient les possibilités financières des communautés religieuses. » Comme mesure immédiate, les robinets de douche ont été remplacés autant que possible par de simples robinets d'eau froide. Et par souci de limiter les coûts à l'avenir, plusieurs entretiens ont été menés avec les autorités tandis qu'une professeure engagée, spécialiste des droits fondamentaux, invoquait la liberté religieuse inscrite dans la Constitution, raconte Giorgio Albisetti. « Une solution a fini par être trouvée avec les spécialistes de l'Office du génie civil de la Ville, lors d'un arbitrage digne du roi Salomon. »

## FORMATION

### Apprendre des autres et sur soi-même

*Dans une société qui évolue à un rythme effréné, il est particulièrement important pour assurer la cohésion que les personnes de générations, de sexes et de cultures différentes dialoguent et apprennent les unes des autres. La Maison des religions – Dialogue des cultures entend mettre en contact les différents mondes dans lesquels nous vivons afin de contribuer à leur compréhension mutuelle. Cela sonne bien sur le papier, mais la mise en pratique est plus complexe qu’il n’y paraît à première vue.*

Depuis le jour d’ouverture de la Maison des religions à l’Europaplatz, la demande de visites guidées est toujours aussi forte. Pour la plupart des personnes qui la visite, c’est une occasion unique d’obtenir en très peu de temps un aperçu de différentes communautés religieuses et de leurs espaces sacrés. Durant les premières années, une personne de chaque communauté religieuse était si possible présente pour répondre aux questions selon le principe « Parler les uns avec les autres plutôt que les uns sur les autres ». En fonction de leur âge, les élèves demandent par exemple comment se déroule un rituel, ce que deviennent leurs grands-parents après leur mort ou comment on peut parler de religion sans heurter les sensibilités. Karin Mykytjuk, codirectrice de la Maison des religions, explique que certains enfants appartenant à une minorité religieuse ou culturelle sont heureux lorsqu’ils réalisent qu’on parle ici leur langue maternelle ou qu’ils arrivent à lire une écriture calligraphiée.

Cependant, cette possibilité d’entrer facilement dans un lieu religieux séduit aussi un grand nombre d’adultes. Durant les dix ans qui ont suivi son inauguration, quantité de groupes ont visité la Maison des religions, des requérantes et requérants d’asile aux membres du Lions Club, en passant par l’association des médecins. Ils se renseignent sur la signification des peintures au plafond, des sanctuaires, des niches ou des bols chantants. D’autres vantent la douceur du tapis de la mosquée. Les expériences sensorielles et l’échange direct avec les personnes sur place remplacent, du moins temporairement, les images souvent déformées que nous avons tous. Dans l’idéal, ces expériences aident à reconsidérer les avis tranchés et à balayer les préjugés.

### Les visites guidées, un exercice d’équilibre

Ces nombreuses visites étaient un phénomène nouveau pour les communautés religieuses. Même si les heures et les règles de visite avaient été négociées, il leur a fallu s’habituer à l’activité avant, après et parfois même pendant les heures de prière et les services religieux. Mustafa Memeti, imam de l’association musulmane durant de nombreuses années, s’exprime à ce sujet : « Peu à peu, les fidèles se sont habitués à ces groupes. Les contacts directs avec la population nous aident à ressentir ce qui touche actuellement la société. » À la fois théologien et prédicateur, il répond facilement aux questions théologiques et historiques. D’autres personnes ont plus de mal à donner des réponses spontanées et faciles à comprendre sur des sujets complexes.

L’asymétrie est criante lorsqu’une personne représentant une minorité religieuse se retrouve face à un groupe de personnes homogènes sur le plan religieux ou autre. Cela peut rapidement conduire à la reprise de gros titres médiatiques qui sont déterminés par une perspective christiano-européenne et souvent focalisés sur des événements négatifs : Lorsqu’une attaque terroriste se produit quelque part dans le monde ou qu’un scandale d’abus sexuel éclate à notre porte, un grand nombre de visiteuses et visiteurs s’attendent à ce que les personnes de la même religion se distancient personnellement de l’événement. Celles et ceux qui fournissent des informations se voient ainsi attribuer une proximité avec les auteurs de ces actes qui repose uniquement sur l’appartenance religieuse. Répondre sans cesse à cette attente de distanciation – alors qu’elle est parfaitement naturelle pour soi – peut devenir

très frustrant. Cela risque de faire perdre de vue sa propre spiritualité, le bien et le beau de sa propre religiosité.

« Les visites guidées sont pour nous un exercice d'équilibrisme », explique Karin Mykytjuk. « D'un côté, elles permettent d'avoir un éclairage important sur ces communautés et de parler directement avec des personnes de différentes appartenances religieuses ; d'un autre côté toutefois, elles encouragent sous leur forme actuelle un consumérisme inapproprié. Si certains modèles ou même uniquement certaines situations font écho aux exhibitions de peuples telles qu'elles se faisaient au siècle dernier, nous faisons fausse route. » Avec l'arrivée d'une nouvelle génération au sein des communautés et de l'équipe, des changements dans l'orientation de ces visites s'imposent. Progressivement, les possibilités et les exigences des communautés religieuses impliquées et de l'équipe qui dirige généralement ces visites ont évolué pour diverses raisons. Durant la semaine, il est plus rare qu'autrefois qu'une personne de la communauté elle-même dirige les visiteuses et visiteurs à travers les locaux. Suite à une demande interne, un groupe de travail composite développe une approche cohérente pour toutes les parties concernées, afin de répondre à l'avenir aux nombreuses attentes et de faire de la Maison des religions un lieu d'enseignement et d'apprentissage autocritique.

Outre les nombreux groupes, des individus arrivent depuis le premier jour sans s'être annoncés, de différentes régions de Suisse et de l'étranger, afin de se faire une idée de la Maison des religions. Certains sont déçus de constater qu'il n'y a personne dans les espaces religieux en journée pour les renseigner. D'autres profitent de l'occasion pour découvrir les expositions thématiques de l'espace de dialogue. L'exposition « Endlich. Religion und Tod » reste dans les mémoires : une réinterprétation de la Totentanz (« danse macabre ») du grand peintre et réformateur bernois Niklaus Manuel, longue de six mètres et demi, était associée à des prêts thématiques du Musée d'Histoire de Berne et interrogeait notre propre mortalité.

Par ailleurs, une réflexion approfondie sur soi-même a lieu à l'occasion des semaines de projet organisées deux fois l'an, lorsque des classes passent une semaine entière dans la maison. Les élèves sont accompagnés dans leur découverte par des jeunes artistes qui ont suivi une formation de coachs proposée à l'interne. Pendant la semaine de projet, ils réfléchissent aussi à leur vie dans une Suisse culturellement et religieusement plurielle. À la fin de la semaine, les classes présentent aux parents et connaissances les brèves pièces de théâtre, les images ou les textes créés. « La créativité de ces jeunes gens enrichit notre travail et notre maison. Dans l'idéal, des jeunes qui participent à la semaine de projet auront ensuite envie de s'engager au sein de la Maison des religions et de devenir plus tard eux-mêmes des coachs actifs lors d'une semaine de projet. » explique Louise Graf, codirectrice de la Maison des religions depuis janvier 2024.

### **Un espace protégé pour les formations**

L'offre d'ateliers pour adultes fonctionne de la même manière : des membres des communautés alévie, bouddhiste, islamique ou autres exerçant la même profession fréquentent des cours méthodologiques développés au sein de la maison, dans le but de pouvoir transmettre le savoir-faire acquis à des personnes du même groupe professionnel à l'occasion d'ateliers. C'est ainsi que sont nées des offres pour les professionnels de l'éducation, pour le personnel de santé souhaitant favoriser une approche religieuse et culturelle plus sensible, ou encore pour les spécialistes de la police et de la sécurité et pour le personnel pénitentiaire. Les cours méthodologiques dispensés jusqu'à présent parmi les futurs animateurs et animatrices d'ateliers ont offert un espace protégé permettant à des collègues de travail d'appartenances religieuses différentes de discuter tout en nuance de leurs expériences en lien avec la religion et les institutions publiques, comme l'école ou l'hôpital, sans que cela ne s'accompagne d'une problématisation de la religion.

Cet espace protégé était aussi essentiel pour l'offre de formation la plus marquante de l'association. La Maison des religions proposait le CAS en médiation dans des contextes transculturels en collaboration avec la Haute école spécialisée bernoise. Ce cursus a débuté en 2004/2005, soit bien avant que la maison soit inaugurée à l'Europaplatz, et a eu lieu sept fois au total. Au cours des vingt jours de formation, les participantes et participants s'entraînaient à adopter une attitude de médiation devant leur permettre d'accompagner et de gérer les conflits de manière constructive. Une attention particulière était portée sur la diversité des origines religieuses et culturelles lors de la composition des groupes, ce qui a permis aux participantes et participants d'apprendre beaucoup les uns des autres pendant les cours et les pauses. Une grande partie des personnes ayant œuvré au développement de la Maison des religions ont suivi ce CAS et de nombreux autres diplômés et diplômées ont pu utiliser les compétences acquises dans leur fonction au sein d'une communauté, dans leur métier ou dans leur vie privée.

Avec le temps, les possibilités du côté de la Haute école spécialisée et de la Maison des religions, mais aussi chez les personnes impliquées dans le cours ont changé. Le besoin en compétences de médiation reste élevé, mais la forme intensive du CAS ne semble plus répondre aux possibilités des différents groupes cibles. Par manque d'inscriptions, la formation a été reportée deux fois avant d'être abandonnée. Les réflexions sur la forme que doit prendre l'enseignement des compétences de médiation vont bon train. Il faut que cet enseignement soit approprié et efficace, et réponde aux besoins tant internes qu'externes. Le fait de prendre du recul est essentiel pour adopter une attitude de médiation. De même, un véritable apprentissage dans un contexte interreligieux et interculturel exige souvent de faire une pause pour réfléchir à son attitude personnelle, d'écouter l'autre avec empathie et de développer ainsi une nouvelle compréhension. C'est peut-être pour cela que le dialogue est si difficile : nous devons toujours commencer par un retour sur nous-mêmes.

## NOURRITURE

### À la Maison des religions, la délicieuse nourriture est casher et inspirée de diverses cultures

*La nourriture a toujours créé des liens entre les êtres humains. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle joue un rôle important à la Maison des religions – Dialogue des cultures. Ainsi, le Vanakam, premier restaurant ayurvédique casher de Berne, ou le Brunch international, par exemple, rassemblent les gens.*

Le restaurant Vanakam est occupé jusqu'à la dernière place. Les invités externes et internes sont assis dos à dos ou côte à côte autour des tables et leurs voix emplissent la salle. La plupart ont l'habitude de venir ici et l'eau chaude au gingembre offerte en préambule leur est familière. Le restaurant propose chaque midi un repas ayurvédique et casher, composé par le chef cuisinier Sasikumar Tharmalingam – Sasi pour les intimes. Dhal de lentilles, légumes, riz et papadums (fines galettes frites) succèdent aux samosas ou aux rouleaux de printemps. Sasikumar Tharmalingam nous raconte son histoire : « Je suis arrivé en Suisse à l'âge de 14 ans. J'étais seul et j'avais de la peine à me préparer des repas. En 1995, j'habitais dans un petit studio et ne possédais qu'une poêle et une plaque de cuisson. Quand j'avais des invités, j'achetais de la ratatouille en boîte, que j'assaisonnais, et du pain. J'ai alors formulé un souhait : pouvoir un jour cuisiner pour 100 personnes de mes propres mains. Aujourd'hui, je cuisine pour 1000 personnes au temple et il m'arrive de le faire pour 5000 personnes lors du festival des chars ! »

#### Premier restaurant casher de Berne

Vanakam est le premier restaurant casher public de Berne. Avec le Brunch international, il fait partie intégrante de la gastronomie de la Maison des religions. À la fois chef cuisinier et prêtre dans le temple hindou, Sasikumar Tharmalingam est originaire du Sri Lanka. Il accompagne l'organisation depuis ses débuts en tant que cofondateur de l'association hindoue Saivanerikoodam. Dès 2007, lors de la première implantation à la Schwarztorstrasse à Berne, cet ancien serveur a démontré ses talents de cuisinier. Les mets ayurvédiques de Tharmalingam faisaient aussi partie des points forts de la Maison des religions lorsqu'elle était située dans le bâtiment provisoire de la Laubeggstrasse. C'est à cette époque qu'il a obtenu sa patente de restaurateur, pour laquelle le cuisinier végétarien a aussi dû apprendre à préparer toutes sortes de viande. Il était donc tout naturel de lui demander de diriger un restaurant dans le futur bâtiment de l'Europaplatz. La décision a été facilitée par le fait que Tharmalingam avait déjà un petit groupe d'habités et que la cuisine ayurvédique, donc végétarienne, est compatible avec les prescriptions alimentaires et les exigences des autres communautés religieuses de la Maison des religions.

Lorsque le rabbin Michael Kohn est entré en fonction en 2019, il a tout de suite compris ce qui manquait à Berne : un restaurant casher. Le prêtre hindou et le rabbin avaient déjà fait connaissance à l'époque où ce dernier était assistant rabbinique. Très vite, les deux hommes se sont employés à ce que le restaurant propose non seulement des plats ayurvédiques, mais aussi casher. Il a notamment fallu acheter une nouvelle batterie de cuisine, afin de s'assurer que seuls les plats casher y soient préparés. La cuisine ayurvédique étant lacto-végétarienne, il n'a pas fallu prendre des dispositions compliquées pour séparer la viande des produits laitiers. Les produits finis végétariens ont néanmoins mis les restaurateurs à l'épreuve : L'exemple d'un lait de coco enrichi au lait de vache montre que tous ne se valent pas. De même, certains emballages en carton sont enduits à l'intérieur de graisses animales pour les étanchéifier. Il a donc fallu sélectionner avec le plus grand soin les aliments à utiliser, ce qui s'apparentait parfois à un travail de détective. « Les aliments étaient contrôlés par Michael Kohn, et de temps en temps, il débarquait à l'improviste dans la cuisine pour tout vérifier en détail », se souvient Sasikumar Tharmalingam.

Bien que la communauté juive de Berne ne dispose pas de son propre espace sacré dans la Maison des religions, le restaurant est un lieu de rencontre important pour ses membres, mais aussi pour les hôtes extérieurs ou les groupes de touristes, venus par exemple d'Israël ou des États-Unis, qui souhaitent se restaurer selon le rite casher. « Manger ensemble lie les gens entre eux, toutes religions confondues. Le fait que cette possibilité existe à la Maison des religions favorise le dialogue entre les cultures, comme le prévoit l'institution dans ses principes », explique Gaby Knoch-Mund, représentante de la communauté juive de Berne au sein du comité de la Maison des religions. Avant l'existence d'un restaurant casher à Berne, il n'était pas possible de manger casher à l'extérieur.

Gaby Knoch-Mund explique qu'aujourd'hui encore, on cuisine beaucoup dans la maison de la communauté juive de Berne pour les événements internes. En revanche, les coûteux services traiteur casher sont moins sollicités, puisqu'il est désormais possible d'organiser des événements à la Maison des religions.

### **Un brunch organisé de main de femmes**

Pour les offres culinaires qui ne sont pas casher, la Maison des religions dispose d'une deuxième kitchenette. Celle-ci est notamment utilisée par l'équipe du Brunch international organisé tous les samedis. Il s'agit d'un projet de l'ancien groupe de femmes lancé par la cofondatrice de la Maison des religions, Friederike Kronbach-Haas, pour faciliter l'arrivée des femmes dans leur nouvelle patrie. Elle précise : « Le Brunch international est un lieu d'apprentissage important pour des femmes de culture et de religion différentes. Il les rend plus fortes et leur permet, en tant que groupe autonome, de participer au dialogue au sein de la Maison des religions ainsi qu'à la vie publique et sociale. »

Les groupes de différents pays qui y participent sont libres de choisir le menu. Ils ont la responsabilité de planifier le repas, d'acheter les aliments, de préparer les mets, de servir, de laver la vaisselle et d'établir le décompte. Cette configuration permet à la première génération de migrantes de faire valoir leurs compétences et leur individualité de manière authentique. Le succès du Brunch international donne raison au projet : il est solidement ancré dans le programme de l'organisation et attire un large public. Kulsupat Lüdi et Mio Takayama dirigent l'offre depuis 2021 et encadrent les participantes de manière professionnelle. Elles-mêmes ont autrefois participé au projet. Elles ont également pour mission d'enseigner les normes en matière de restauration. Les règles de préparation des aliments varient d'un pays à l'autre, et il est arrivé que des participantes veuillent préparer des galettes à même le sol, comme c'est le cas dans de nombreuses régions du monde – ce que la législation suisse ne permet pas.

### **Entre le panakam et la consommation rituelle de vin**

Retournons au Vanakam. En étudiant la carte, on remarque rapidement que le restaurant ne sert pas d'alcool. Les communautés religieuses ont des approches différentes de la consommation d'alcool. Alors que certaines déconseillent totalement d'en consommer, notamment parce qu'il trouble les sens, le vin est un élément central de l'eucharistie chrétienne : selon la foi catholique, le Christ est réellement présent sous le signe du pain et du vin. Dans le judaïsme, la consommation modérée d'alcool n'est pas non plus un tabou. Au début de chaque repas de fête, une bracha – c'est-à-dire une bénédiction – est prononcée au-dessus d'une coupe de vin casher. « Nous, les alévis, n'avons pas de rites où les boissons alcoolisées jouent un rôle, mais nous buvons naturellement volontiers un petit verre de temps en temps » plaisante Özlem Duvarci, l'ancienne directrice de l'association de promotion de la culture alévie.

Comme rafraîchissements, le Vanakam propose de la limonade ou du panakam, une infusion du sud de l'Inde à base de limette, de cardamome, de sucre de canne et d'un peu de poivre. Pendant la période estivale, ces boissons faites maison sont aussi servies dans la zone de restauration située sur le parvis.

## FEMMES

### La Maison des religions comme seconde patrie

*Pour un grand nombre de migrantes et de migrants, la religion représente un peu de leur ancienne patrie. La Maison des religions – Dialogue des cultures leur permet de rencontrer des personnes qui partagent les mêmes idées, tout en apprenant à connaître le monde et un bout de notre pays. Karthiga Thiruselvam a réussi à se construire une nouvelle vie en Suisse.*

Lorsque Karthiga Thiruselvam est arrivée en Suisse en 2006, elle savait deux mots d'allemand : *ja* et *nein*. La jeune femme, alors âgée de 21 ans, ne connaissait la Suisse que par ouï-dire. Elle a dû quitter le Sri Lanka parce qu'il n'y avait pas d'avenir pour elle dans ce pays déchiré par la guerre et dangereux. Le frère de Karthiga était mort au combat contre les troupes cinghalaises. Les femmes ne pouvaient pas se déplacer librement. « Chaque fois que je quittais la maison, mes parents avaient peur que je me fasse violer », raconte la Tamoule. De plus, en tant qu'étudiante, elle n'avait pas les mêmes chances que ses camarades cinghalaises.

Son époux Muraleetharan Thiruselvam vivait en Suisse depuis les années 90. Ils ont lié connaissance lors d'une visite de Muraleetharan au Sri Lanka. « Le fait de pouvoir repartir à zéro avec mon mari a facilité mon arrivée en Suisse », raconte Karthiga devant un café à Bümpliz. Mais le choc culturel a été énorme. « Ma vie au Sri Lanka était très différente. J'enseignais l'anglais et faisais des études de chimie. » Karthiga Thiruselvam aurait bien poursuivi ses études en Suisse, mais il lui fallait présenter un diplôme de langue allemande de niveau C1. Au début, c'était dur de ne pas pouvoir communiquer avec d'autres gens. « Je ne pouvais même pas m'entretenir avec mon voisinage et c'était compliqué d'aller faire des achats. Je me sentais étrangère. » Karthiga Thiruselvam a suivi plusieurs cours intensifs d'allemand, mais il lui manquait la pratique quotidienne pour gagner en fluidité.

Karthiga Thiruselvam a alors fait la connaissance de Friederike Kronbach-Haas et Hartmut Haas, membres de l'Église morave. La maison de l'Europaplatz n'existait pas encore, mais le couple avait déjà fait vivre l'idée en créant l'association Maison des religions – Dialogue des cultures. C'est dans ce contexte que Friederike Kronbach-Haas a lancé des activités avec les familles et les femmes. Son groupe réunissait des femmes de toutes les régions du monde – d'Éthiopie, d'Érythrée, de Syrie, de Macédoine ou du Sri Lanka – chacune avec un parcours propre l'ayant conduite à Berne. Ces femmes avaient des origines culturelles et religieuses différentes, peut-être subi des traumatismes de guerre et parfois connu des situations familiales difficiles. Elles étaient en quête de paix et d'un lieu où s'épanouir librement. Karthiga Thiruselvam a rejoint le groupe. « La plupart d'entre nous parlaient à peine l'allemand, mais nous parvenions à nous faire comprendre, au besoin par des gestes. » Avec l'aide de Friederike Kronbach-Haas, les migrantes ont installé une kitchenette dans les locaux provisoires de la Schwarztorstrasse pour cuisiner ensemble. Des Suissesses intéressées par le projet et d'autres volontaires sont venues soutenir le groupe de femmes. Celles-ci ont planté leurs propres légumes et ramassé des herbes et des baies dans la forêt pour en faire du thé, de la confiture ou du sirop. À cette occasion, elles se sont mises à raconter leur histoire, ont pris confiance en elles, formé des tandems et noué des amitiés. Ces migrantes pouvaient se confier à Friederike Kronbach-Haas, qui les écoutait et les aidait à résoudre leurs problèmes quotidiens. « Nous avons toujours essayé de trouver des activités utiles, ce qui nous a permis d'apprendre beaucoup les unes des autres », raconte Friederike Kronbach-Haas, maintenant retraitée. « Nous vendions les produits fabriqués par nos soins sur de petits marchés. Avec l'argent récolté, nous faisons des excursions plus ou moins longues. »

C'est justement dans les premiers temps que le groupe de femmes a soutenu Karthiga Thiruselvam. « Cela m'a permis d'appliquer ce que j'avais appris au cours d'allemand. » La Maison des religions est



devenue sa seconde maison, une patrie religieuse et émotionnelle. À une époque, elle s’y rendait presque chaque jour. Karthiga Thiruselvam a travaillé six ans au restaurant Vanakam en tant que « femme à tout faire » comme elle le dit elle-même. Elle participait au service, faisait la plonge et donnait un coup de main là où c’était nécessaire. À côté de cela, elle distribuait les journaux tous les matins. Son mari, prêtre bénévole du temple hindou de la Maison des religions, s’est engagé dès le début dans la communauté hindoue de Berne et a participé à la création de la Maison des religions.

### **Reconsidérer ses rêves et revoir ses objectifs**

Karthiga Thiruselvam s’est progressivement habituée à sa vie en Suisse. Elle a eu trois enfants, son quotidien était bien rempli et le temps lui manquait. Mais l’envie de suivre une formation demeurait. En 2019, alors que ses enfants avaient dix, huit et six ans, elle a cherché une place d’apprentissage en tant que laborantine. « Il aurait été difficile de suivre des études tout en ayant une famille. J’ai donc choisi une autre possibilité d’apprendre un métier ». Mais cela n’a pas été facile. Karthiga Thiruselvam a cherché à Berne une place d’apprentissage appropriée pendant un an, en vain. « Il y a beaucoup plus d’offres pour cette spécialité à Bâle ou à Zurich, où les entreprises pharmaceutiques sont plus nombreuses. De plus, la plupart des entreprises contactées préféraient les jeunes. À l’époque, j’avais déjà une dizaine d’années de plus que les personnes sortant de l’école ». Une fois de plus, Karthiga a dû reconsidérer ses rêves et se fixer de nouveaux objectifs. Elle a donc postulé une place d’apprentissage d’assistante en soins et santé communautaire au Schlossgarten Riggisberg et a immédiatement reçu une réponse positive.

Si Karthiga Thiruselvam a pu faire un apprentissage, c’est aussi indirectement grâce à la Maison des religions. Le directeur de l’époque, David Leutwyler, avait attiré son attention sur la Fondation Stanley Thomas Johnson, qui aide financièrement chaque année cinquante adultes vivant dans le canton de Berne à suivre une première formation. Parmi plus de 500 candidates et candidats, la jeune mère a su convaincre lors du processus de sélection. « Avec une famille de cinq personnes, il aurait été impossible pour nous que je suive une formation. » Karthiga Thiruselvam a réussi son apprentissage en été 2023. Actuellement, elle suit des études spécialisées de deux ans au Centre de formation en soins infirmiers pour devenir infirmière diplômée ES. Et elle ne compte pas s’arrêter en si bon chemin : « Après l’école supérieure, je pourrai peut-être suivre une formation continue dans un hôpital pour travailler en laboratoire ou comme technicienne en salle d’opération. »

### **Il n’y a aucun autre endroit où j’aie autant appris**

Friederike Kronbach-Haas aime se remémorer le groupe de femmes et son action au sein de la Maison des religions. « J’ai vécu avec ma famille dans différents pays et je me suis engagée dans de nombreux projets, mais il n’y a aucun autre endroit où j’aie autant appris : sur la douleur du départ et les incertitudes d’un nouveau commencement, sur la cohabitation, la collaboration, le fait de devoir poser des questions, de pouvoir en poser. Ce fut une période incroyablement riche, dont les effets se font encore sentir aujourd’hui ». Des amitiés se sont nouées, des contacts précieux sont restés. Aujourd’hui encore, Friederike Kronbach-Haas continue de faire de la randonnée une fois par mois avec un petit groupe de femmes. Suite à son départ, l’engagement de la Maison des religions en matière d’égalité des femmes s’est réorienté. Le groupe de femmes n’existe plus, mais le Brunch international est devenu un projet phare : chaque samedi, des femmes cuisinent et servent des plats de leur pays d’origine.

On peut se demander si un projet exclusivement féminin est encore adapté à notre époque ? « De nombreuses femmes se sentent tout simplement plus à l’aise et plus libres avec d’autres femmes. Cela fait même partie de la tradition de certaines cultures. C’est pourquoi il faut des espaces protégés comme le Brunch international, le centre pour mères de Berne Ouest ou encore l’espace queer-féministe de la Reitschule », explique Friederike Kronbach-Haas. « Des lieux où les femmes de toutes

les cultures et de toutes les religions peuvent se rendre sans contrainte. Ce sont de tels espaces protégés qui parfois rendent l'intégration et le changement possibles ». Elle a vu des femmes souffrir de leurs maris dominants, parfois violents, et de règles rigides. Derrière tout cela, il y avait des normes sociales profondément enracinées, qui s'appliquent aussi ici, au sein de la diaspora. « Je suis du genre à dire un mot de trop. J'ai dû apprendre à tenir ma langue ». Car le changement doit venir de l'intérieur, jamais de l'extérieur. « Il y a des religions où le divorce n'est tout simplement pas prévu. Si les femmes se séparent de leur mari, elles échappent certes au mariage, mais risquent de se retrouver complètement isolées, car elles sont rejetées par leur famille et leur cercle de connaissances. Il est donc trop facile de venir de l'extérieur et de dire : Tu dois divorcer ! »

**« Il n'y a aucune honte à accepter de l'aide »**

Karthiga Thiruselvam a réussi à se construire une nouvelle vie dans un pays étranger. Mais elle connaît aussi des femmes qui n'y sont pas parvenues, qui se sentent seules, sont peut-être coincées dans un mariage malheureux et n'ont toujours pas réussi à s'intégrer en Suisse. Elle n'a pas non plus de recette miracle pour réussir son intégration, mais un conseil : « Les migrantes ne devraient pas avoir peur de parler, même si elles savent à peine l'allemand. Il faut juste essayer et ne pas se demander si c'est grammaticalement correct ou non. Parler la langue du pays dans lequel on vit est la chose la plus importante qui soit ». Elle boit une dernière gorgée de café, s'arrête un instant et ajoute : « Et il n'y a aucune honte à accepter de l'aide. »

En Suisse, Karthiga Thiruselvam a obtenu ce qui lui manquait au Sri Lanka : la chance de se construire un avenir en toute sécurité. Le prix à payer était toutefois élevé : ses parents et sa sœur aînée, restés au pays, lui manquent. S'ils sont malades, elle ne peut pas simplement passer et les aider. En 17 ans, elle n'a pu leur rendre visite que trois fois par manque d'argent. La plus jeune des trois sœurs vit en Australie ; Karthiga ne l'a plus vue depuis des années. Maintenir des contacts avec ses proches uniquement via Facetime ou par téléphone – ce que tout le monde a connu durant la pandémie de coronavirus – est une réalité pour nombre de migrantes. Certaines n'ont plus jamais l'occasion de revoir leurs proches. « Ma famille est dispersée dans le monde entier ; cela m'attriste souvent », conclut Karthiga Thiruselvam. Dans de tels moments, elle est aidée par son mari et ses enfants, mais aussi par la certitude d'avoir trouvé à Berne, dans le temple hindou et la Maison des religions, une seconde patrie multiculturelle.

## VISION DE L'ÊTRE HUMAIN

### Une question et huit réponses

*Quête de sens, karma et humanisme : des représentantes et représentants des huit communautés religieuses présentes à la Maison des religions – Dialogue des cultures répondent à la question suivante : qu'est-ce que l'être humain ?*

**Vision alévie.** Dans certaines prières alévies, on adresse des bons vœux aux pierres et aux montagnes, aux oiseaux et aux prédateurs, aux arbres et aux forêts, aux serpents comme aux reptiles. « Nous ne pensons pas que l'être humain ait un privilège dans l'ordre existant, il fait partie de l'écosystème », explique Bülent Celik. « L'être humain a des obligations vis-à-vis de l'ensemble de la nature. Ce qu'il souhaite pour lui-même, il devrait par conséquent le souhaiter à tous les êtres vivants comme aux objets inanimés. »

La foi alévie est surtout présente au Kurdistan et en Turquie. Mais on trouve aussi de petites communautés alévies dans les Balkans. Bülent Celik siège au comité de la Maison des religions et fait partie de l'association de promotion de la culture alévie à Berne. « Nous voyons le cosmos comme une seule et même unité. Toutes les créatures et tous les êtres humains sont d'essence divine. » En tant qu'être pensant, apte à concevoir et à transformer son cadre de vie, l'humain a le devoir de préserver l'harmonie et l'équilibre du monde et de l'univers. « Il nous incombe d'être vertueux, d'embellir le monde et d'utiliser notre savoir à bon escient, au lieu de suivre nos instincts destructeurs et guerriers », explique Bülent Celik, qui travaille à Berne comme médiateur interculturel. Dans l'alévisme, on considère que Dieu est un être humain parfait et que l'être humain est un Dieu imparfait. « Notre salut passe dès lors par l'éveil à notre potentiel divin. On y parvient par le chemin de la vérité (Raya Heq). » Il n'y a pas de vérité absolue, s'empresse d'ajouter Bülent Celik.

« Notre quête de la vérité s'apparente à un chemin mystique. Chacun y fait des rencontres personnelles, susceptibles de changer au fil du temps. » La culture alévie accorde une grande importance aux prières et danses collectives, comme le traditionnel semah des réunions rituelles (cem). « Cette danse de prière vise à reproduire les mouvements de la terre et de la nature. Avec une main levée devant le visage, et l'autre ramenée contre la poitrine. Le regard dans la paume de la main symbolise le travail de connaissance de soi permis par le miroir, et la main sur la poitrine l'examen de conscience portant sur nos propres actes. »

**Vision baha'ie.** Selon Andreas Bretscher, membre de la communauté baha'ie suisse et ancien membre du comité de la Maison des religions (2013-2021), la nature de l'être humain n'est qu'une question parmi d'autres. Les baha'is s'intéressent en particulier à la « grande famille humaine ». Car la race humaine offre une unité organique et devrait se fixer un objectif commun : la paix grâce à l'unité mondiale. L'individu comme l'humanité dans son ensemble sont engagés selon les baha'is dans un processus de croissance, du stade de nourrisson à l'âge adulte. L'humain se distingue des autres êtres vivants par sa soif de connaissance et sa conscience. « L'être humain est intelligent et capable d'aimer », explique Andreas Bretscher. « Dans la religion baha'ie, on considère que la création du monde a connu plusieurs étapes. On trouve ainsi le règne minéral, le règne végétal, le règne animal et le règne humain, l'être humain étant le couronnement de la création. Il dispose d'énormes ressources, qu'il peut mettre à profit ou laisser en friche. Contrairement aux animaux, il est en effet capable de détruire par plaisir. » On compte peu de rituels dans la foi baha'ie, mais la prière quotidienne et la lecture des textes sacrés sont au cœur de la pratique religieuse. La religion baha'ie est un mouvement récent se réclamant des enseignements de Bahà'u'llàh, né au 19<sup>e</sup> siècle en Iran et exilé pour ses idées. « Selon Bahà'u'llàh, l'humanité se trouve au seuil de l'âge adulte », explique Andreas Bretscher, qui s'est lui-même converti

en 1981 à la foi baha'ie. « Si l'humanité est adulte, cela veut dire qu'elle est capable de reconnaître les liens unissant les gens, et donc qu'elle devrait parvenir à vivre en paix. » C'est donc à chacun d'œuvrer, dans les limites de ses possibilités, à cette culture commune de la paix. À petite comme à grande échelle, et tous les jours. Aux yeux des baha'is, toute activité accomplie dans cet esprit constitue un culte rendu à Dieu et tout travail est utile – de l'arrosage des fleurs aux négociations de paix, en passant par la création artistique.

**Vision bouddhiste.** « Un objectif majeur du bouddhisme est de savoir qui l'on est vraiment », explique Georg Streit, ancien membre du comité de la Maison des religions (2020-2024). Après une éducation chrétienne dans une communauté anthroposophique, il a opté à 30 ans pour la voie bouddhiste. À ses yeux, l'être humain se distingue des autres êtres vivants par le besoin qu'il a de mieux se connaître. « La position du bouddhisme rejoint sur l'essentiel les découvertes scientifiques de la philosophie, de la psychologie et des sciences naturelles. » Qu'est-ce que l'être humain ? Le corps n'est que l'enveloppe terrestre dans laquelle s'incarne notre conscience. Selon la conception bouddhiste, il y a six états d'existence ou destinées possibles pour la conscience, à savoir dans l'univers matériel les êtres humains et les animaux, et dans le monde immatériel les êtres infernaux, les esprits faméliques, les demi-dieux et les dieux. Ces six états forment ensemble le cycle continu de transmigration de la conscience (samsara). La prochaine étape dépend de nos actions, soit des processus physiques et spirituels liés à notre karma. « Comme points de repère, Bouddha a enseigné les dix actions à éviter, comme le fait de tuer, de mentir ou de boire de l'alcool, par opposition aux actions positives, à l'instar d'une pensée bienveillante ou d'un geste de compassion, et aux activités spirituelles comme la méditation », explique Georg Streit. Sur cette base il faut purifier notre esprit, et notre attitude intérieure se traduira par des actions positives. « Mais comme le bouddhisme est une religion non théiste, aucune instance divine ne nous confie de mission dans l'existence. » Il nous appartient donc de parcourir le chemin de l'éveil et de trouver notre place dans le tout. « Des rituels comme les prières et la méditation nous permettent d'exprimer, à un niveau symbolique, des choses qui échappent au langage humain, comme l'amour ou l'énergie vitale. De tels rituels sont précieux afin de percer, couche par couche, l'épais brouillard de confusion qui nous enveloppe. » L'être humain dispose de capacités incroyables, qui lui permettent d'accomplir beaucoup de choses sur terre. Mais ne nous leurrions pas sur notre pouvoir réel. « Il suffit d'un coup d'œil en direction du ciel pour réaliser que nous ne sommes que des étincelles éphémères. »

**Vision chrétienne.** Les récits bibliques de la création décrivent l'être humain comme faisant partie d'un grand tout, d'une maison de vie. « L'accent y est mis sur l'ordre qui règne, sur la bénédiction universelle et la position privilégiée qu'occupe l'être humain », explique Angela Büchel Sladkovic, membre du comité de la Maison des religions et membre de l'association œcuménique « L'Église dans la Maison des religions ». Diverses traditions chrétiennes, la franciscaine et l'orthodoxe notamment, insistent sur la fraternité entre les humains, les animaux et les plantes. Mais comment est-ce que l'homme devient homme ? « Il est difficile de répondre à cette question au nom de toute la chrétienté, quand on sait à quel point les images produites au nom du christianisme peuvent être diverses et ambivalentes, voire patriarcales et répressives. Je m'en tiendrai donc aux interprétations s'accompagnant d'un effet libérateur et qui soulignent l'égalité de droit et l'égalité de fait de tout le monde. » Ainsi, tant l'image de Dieu que son incarnation sont au cœur du christianisme. « La première témoigne d'une capacité relationnelle et m'offre une liberté co-créatrice », explique la théologienne catholique féministe. « Dans la reconnaissance de l'autre, j'entre en effet en contact avec le divin et le rends « visible ». Nous, les êtres humains, sommes toujours co-créateurs et co-organiseurs de la vie chrétienne. » Des actes symboliques, la prière et le jeûne, nous aident à vivre dans l'instant présent, en relation avec Dieu. « En outre, les rituels renforcent les liens communautaires et nous permettent d'être là les uns pour les autres, par exemple en priant pour quelqu'un. » Pourquoi nous sommes sur terre ? « La vie est un miracle, et nous n'avons pas de réponse à cette question. Nous sommes là, c'est bien ainsi et c'est une

chance que le monde existe. » L'Église primitive aurait exprimé les choses ainsi : « tout ce qui existe est là parce que Dieu l'a voulu et pour rendre gloire à Dieu. » Pour ne pas rester sur leur faim, les chrétiennes et les chrétiens se réfèrent à Jésus-Christ, à ses paroles concernant le royaume de Dieu et à sa solidarité au quotidien. « Au fond, il s'agit pour nous d'être des êtres humains et de devenir tels. » Et Angela Büchel Sladkovic d'ajouter : « nous nous rapprochons du divin en mettant en avant notre humanité et notre charité, et non par nos fantasmes de toute-puissance et d'asservissement, pas plus qu'en nous égarant dans une spiritualité éthérée. »

**Vision hindoue.** Qui suis-je ? La question taraude depuis toujours Tharnan Selliah. Il lui doit même sa fonction : il compte parmi les dix prêtres hindous de l'association Saivanerikoodam et siège au comité de la Maison des religions. Tharnan Selliah retourne parfois la question aux personnes qui viennent lui demander conseil. « La plupart répondent en donnant leur nom. Ou leur profession. Or cela ne dit pas qui on est vraiment. » Chacun se doit pourtant d'y réfléchir et de découvrir ainsi son être profond. C'est même l'unique moyen d'atteindre le but de l'existence, de parvenir à l'illumination et de ne plus devoir se réincarner, autrement dit de se libérer de la loi du karma. La personne reviendra sinon au monde comme humain, animal, fleur ou pierre – en fonction de sa précédente existence. Il ne s'agit pas d'être parfait et de ne faire que le bien autour de soi, prévient Tharnan Selliah. « Il suffit d'atteindre un juste équilibre entre les bonnes et les mauvaises actions. » Les textes sacrés des quatre Védas citent des exemples de méfaits ne pouvant être réparés, comme un meurtre, et qui impliquent dans tous les cas une renaissance. « La hiérarchie des êtres vivants est fondée sur le nombre de sens à disposition : l'être humain se situe au-dessus des plantes et des animaux, mais au-dessous des êtres spirituels, démons, anges et dieux. » Concrètement, chaque âme commence son parcours au bas de l'échelle et s'élève d'une vie à l'autre. Les traditions hindoues du sous-continent indien ont chacune sa propre vision de la destinée, avec des sous-variantes. Les rituels et les cérémonies y sont partout au cœur de la pratique religieuse. De même que les gourous ou les lois de la nature, les rituels rythment nos vies, explique Tharnan Selliah. « Nous avons plus de 200 jours de fête par an pour célébrer les hauts faits des divinités. D'autres fêtes liées à des événements précis de l'existence viennent s'y ajouter. Toutes comportent des rituels sophistiqués. » Outre ces manifestations collectives, il existe une série de pratiques tout aussi importantes comme la méditation, le yoga et l'alimentation ayurvédique, au cours desquelles les hindous s'occupent quotidiennement de leur être intérieur – et se posent justement la question essentielle, à savoir « qui suis-je ? ».

**Vision musulmane.** « À la différence des autres êtres vivants, l'être humain est capable de réfléchir sur lui-même et sur le sens de l'existence », constate Muveid Memeti, président de l'association musulmane de Berne et membre du comité de la Maison des religions. « Dans l'islam, l'humain n'est pas pour autant hiérarchiquement supérieur aux autres êtres vivants. Il a toutefois la responsabilité de mettre ses facultés au service d'un monde meilleur. » Le Coran a une réponse en apparence simple à la question de la mission de l'être humain sur terre : il doit servir Dieu, son Créateur. Mais comment y parvient-on ? « Le service de Dieu est une notion très large dans l'islam. Au-delà de la pratique religieuse, dont relèvent les prières quotidiennes, il englobe des activités ordinaires comme la marche ou le sommeil, qui est une manière reposante de servir Dieu. » On peut donc dire que Dieu a créé l'être humain afin qu'il vive. À ceci près qu'il ne doit pas se comporter de manière immorale. Il existe dans l'islam un fossé infranchissable entre Dieu et l'être humain. « Dans le Coran, il est clairement dit que Dieu n'a jamais engendré, qu'il n'a pas été engendré non plus et qu'il n'a point d'égal. » On peut cependant se rapprocher de lui, tant par la prière que par des rituels religieux comme la méditation, le jeûne ou un pèlerinage à la Mecque. « Dans l'islam, les actes religieux ont pour fonction première de nous donner accès à Dieu », souligne Muveid Memeti. Mais les rituels sont aussi là pour créer des liens communautaires et raviver la réflexion sur soi. « Pour connaître Dieu, il faut d'abord se connaître soi-même, être au clair sur ses propres besoins, sur ses capacités ou ses peurs intimes. » Muveid Memeti

reconnaît volontiers que la religion lui apporte des repères dans la vie. Mais pas seulement, et pas toujours de la même façon : cela dépend de la phase de l'existence où l'on se trouve. Sans compter que l'individu n'accède pas seulement à l'humanité par sa religion, mais par toutes les facettes de son existence.

**Vision juive.** « L'être humain est le couronnement de la création, car lui seul a été créé à l'image de Dieu », explique Jehoschua Ahrens, rabbin de la communauté juive de Berne. « Il est malgré tout bien clair que tous les êtres vivants ont une âme et doivent être respectés à ce titre. Il s'agit d'un aspect important de la tradition juive. » L'être humain a une tâche spéciale, liée à sa place dans la création : préserver les lois de Dieu et s'y conformer. « Autrement dit, il peut dominer le monde et les autres êtres vivants, tout en assumant son rôle de gardien de la création. » Le judaïsme insiste sur le caractère sacré de la vie. « Chaque être humain est sacré et possède une valeur infinie et une dignité inviolable. Nous sommes tous les créatures de Dieu et avons ainsi droit à la vie, à la liberté et à la dignité », poursuit le rabbin Ahrens. L'humain dispose du libre arbitre et de l'autonomie. Il est ainsi en mesure de planifier, de penser et de prendre des décisions éthiques et morales. « Il a le devoir de mettre à profit ces capacités et cette liberté pour faire le bien », complète Gaby Knoch-Mund, représentante de la communauté juive de Berne au comité de la Maison des religions. Il est important de préciser que pour le judaïsme, l'être humain a été créé dans un monde imparfait. « En tant que partenaire actif de Dieu dans ce projet de création, il doit contribuer à rendre le monde meilleur », explique Jehoschua Ahrens. Il y parviendra en lisant et en enseignant la Torah, les cinq livres de Moïse et les autres livres de la Bible hébraïque avec leurs commentaires, ainsi qu'en s'engageant comme membre de la création au sein de la société, sur le plan familial et dans la vie de tous les jours. Dans ce contexte, la pratique religieuse structure la vie sociale de la communauté juive et renforce sa relation à Dieu. Dans leurs prières, les juives et juifs louent et célèbrent Dieu, mais pas nécessairement pour lui demander quelque chose. « Nos prières ont un caractère introspectif. Il s'agit de réaliser qui l'on est et ce qu'on pourrait changer le cas échéant, afin d'améliorer nos relations humaines », explique Gaby Knoch-Mund. De façon générale, la religion juive imprègne fortement la vie de tous les jours, où elle sanctifie les activités profanes et ordinaires. « La référence religieuse est omniprésente, dans toutes les situations de l'existence. »

**Vision sikhe.** L'être humain rugit comme un lion, se conduit en chien et sourit comme une fleur : dans le livre sacré des sikhs, l'être humain se voit souvent attribuer des instincts animaux, ou il est décrit à l'aide de métaphores tirées de la nature. « Nous avons beaucoup en commun avec les animaux : outre les instincts, les besoins fondamentaux par exemple », explique Gurpreet Kaur Singh, représentante de la communauté sikhe à la Maison des religions. Mais alors que les animaux et la nature forment déjà une unité, l'être humain reste livré à lui-même et aspire à ne faire qu'un avec son Créateur. « La vie est un cadeau qui nous a été fait, afin que nous puissions trouver Dieu à notre manière. » Les sikhs sont convaincus que Dieu est présent dans l'être humain, « comme il l'est dans tout ce qu'il a créé ». L'humain doit par conséquent se livrer à un travail sur soi. En effet, « ce n'est qu'à condition d'être en paix avec nous-mêmes que nous pourrons faire preuve de bonté à l'égard du monde qui nous entoure ainsi que de nos semblables. » Le livre sacré, qui remonte à Guru Nanak, créateur de la religion sikhe ayant vécu au 15<sup>e</sup> siècle en Inde, renferme des vérités rédigées par divers gourous ainsi que par des poètes musulmans et hindous et livre d'utiles points de repère pour trouver la paix en soi. Outre des vertus comme la compassion, l'amour et la satisfaction, on y trouve trois grands principes. Le premier consiste à travailler dur et à s'impliquer activement dans la société. Le deuxième dicte d'agir de manière désintéressée et de partager. Tous les gurdwaras, soit les temples sikhs, comportent ainsi une cuisine ouverte où quiconque le souhaite peut manger gratuitement. Le troisième principe concerne le soin de soi et le travail sur soi par la méditation et la prière. « Prendre soin de soi est ici un concept très large. Si le jogging m'ouvre l'esprit, il sera également assimilé à la méditation. » Les fidèles doivent

respecter ces trois principes tout au long de leur vie, en se tenant à l'écart des péchés que sont l'avarice, la colère, la luxure, l'attachement aux biens matériels et l'égoïsme, appelés les « cinq voleurs ». Les sikhs n'observent volontairement que peu de rituels. « Nous prions et chantons ensemble, mais renonçons par exemple aux offrandes et ne vénérons pas non plus de divinités », explique Gurpreet Kaur Singh. Tout le monde ne croit pas non plus à la réincarnation. « Selon mon interprétation de la doctrine sikhe, nous ne vivons pas pour une vie après la mort, mais dans l'ici et le maintenant. »

## CULTURE

### La culture comme trait d'union

*La symbiose entre culture et religion remonte à des temps immémoriaux. Tout personne visitant la Maison des religions – Dialogue des cultures y est par conséquent confrontée aux arts plastiques, à une réalisation architecturale primée ou à de la musique expérimentale. Quant au programme culturel, il se présente sous un jour aussi varié que ses communautés sont éclectiques.*

Là où les religions sont vécues, la culture ne saurait manquer. Depuis toujours, l'interdépendance entre ces deux domaines les a rendus indissociables. Il suffit de penser aux fresques des tombes égyptiennes, où l'on voit le Dieu des morts Anubis embaumer les défunts. En Europe aussi, les arts visuels se sont longtemps inscrits dans un contexte sacré. Les représentations, les matériaux et le champ d'utilisation des œuvres culturelles ainsi que de l'architecture sacrée diffèrent selon la région et la religion. Tandis que les icônes sacrées dominent dans les églises orthodoxes, le judaïsme et l'islam renoncent délibérément aux représentations humaines et animales au profit d'ornements décoratifs et souvent floraux. Une visite de la Maison des religions rend cette diversité perceptible. La première étape nous ramène à l'année 2018.

### Un tableau chargé de symboles dans la dergâh

Oskar Weiss se tient devant sa toile et mélange les couleurs dans un bol de plastique. Pendant qu'il y applique du rose, on voit par la grande baie vitrée des trains passer au loin. « Nous sommes ici à la Maison des religions », explique l'artiste tout en examinant le modèle du tableau qu'il tient à la main. Que l'on pense à sa fresque murale de la Läuferplatz, à ses livres illustrés sur les chansons de Mani Matter « Dr Ferdinand » ou « Dr Sidi Abdel Assar vo El Hama » (tous deux parus aux éditions Zytglogge), ou encore au mémorial de l'Holocauste qu'il a esquissé au cimetière juif de Berne : les créations du graphiste et peintre de Muri bei Bern sont depuis longtemps ancrées dans la mémoire collective. C'est en 2018 qu'une de ses œuvres a vu le jour à la Maison des religions, plus précisément à la dergâh, l'espace sacré de la communauté alévie.

La genèse de cette création nous est connue grâce à un documentaire de la réalisatrice Miriam Ernst, qui a accompagné Oskar Weiss à la Maison des religions notamment. « J'ai d'abord dû me faire expliquer les grandes lignes de cette religion », explique l'artiste dans le film. Pour sa toile « Tîja Homete », qui mesure 200 x 250 centimètres, il s'est finalement inspiré de la prière commune « semah ». Le cycle de la vie, soit l'interaction des éléments naturels et des êtres vivants y donne presque le vertige, tant ses couleurs sont éclatantes. Des personnages aux contours nets y tournent sur leur propre axe et les uns autour des autres, à l'instar des planètes du système solaire, tandis que des structures circulaires se défont pour se recombiner ailleurs.

L'interaction de toutes les formes de vie et de tous les éléments aboutit à un équilibre dans le monde. Les symboles qu'Oskar Weiss a choisis pour sa composition l'illustrent à leur manière : l'olivier incarne la paix ; les épis de blé représentent la vie ; le soleil, le pain, la terre et l'eau constituent des éléments sacrés ; quant à la grue, elle rapproche dans son vol les différentes communautés religieuses. Cette ronde est dirigée par un vieil homme qui joue du tanbur, luth à manche long. Soit l'instrument qui accompagne les devis (prières chantées). Comme s'il en était directement tombé, le tanbur de la communauté alévie est placé juste en dessous du tableau sur un présentoir, attendant que quelqu'un s'en empare pour jouer les airs sacrés.

À quelques portes de la dergâh, un autre local de la Maison des religions témoigne de l'enrichissement mutuel de la religion et de l'architecture : il s'agit de l'église œcuménique, que se partagent plusieurs



groupes chrétiens. Cet espace polyvalent de 8 mètres sur 23 est aménagé en conséquence. Son architecture de bois et de béton, aux tons blancs, est sobre pour ne pas détourner l'attention de l'essentiel. Le ciel s'ouvre au-dessus des têtes, du moins symboliquement : de grands cercles coulés dans le béton s'entrecroisent et se chevauchent pour former un relief géométrique inachevé, qui semble s'élancer vers l'infini. Ces motifs élégants, en lieu et place par exemple de tuyaux de climatisation accrochés au plafond, sont l'œuvre de l'architecte Patrick Thurston : « selon la conception d'origine, le local destiné à l'église aurait dû être équipé d'un système de ventilation. En tant qu'architecte, je trouvais impensable de défigurer une église par de la tuyauterie, voire par de quelconques grilles aménagées dans un faux plafond. J'ai par conséquent décidé de déclarer cet emplacement sacré », explique Patrick Thurston. L'architecte bernois a su convaincre le maître d'ouvrage du bien-fondé de son projet de plafond nervuré en béton.

### **Qui n'aimerait pas contempler le vaste ciel ?**

Le hasard faisant bien les choses, une émission consacrée à Hildegarde de Bingen, dans laquelle il était question de sphères célestes, passait à la radio le soir de l'adjudication. Qui n'aimerait pas contempler le vaste ciel, s'était alors demandé l'architecte. Il avait repensé aux représentations géométriques de l'univers qui l'avaient frappé à Malte, sur des monuments mégalithiques. Il connaissait également des bahuts de l'Engadine sculptés de représentations similaires. De fil en aiguille, il en est arrivé aux projets fins destinés à la Maison des religions. La géométrie raffinée du plafond rappelle les voûtes gothiques en ogives, nervurées ou en étoile qui, grâce à une habile répartition des forces sur les murs et les piliers, ont jadis permis d'ériger des cathédrales toujours élancées et donc proches de Dieu. Elles n'étaient certes pas fabriquées en béton au 12<sup>e</sup> siècle. Mais la quête du fameux nombre d'or pourrait avoir déjà contribué à l'aspect décoratif de telles voûtes en moellons liés par du mortier. Car depuis l'Antiquité, le cercle passe pour être la forme la plus harmonieuse, symbolisant l'ordre absolu et l'image du cosmos.

Si l'église réalisée à la Maison des religions confère une telle impression d'espace, elle ne le doit pas qu'à ses formes circulaires adoptées mais aussi à une légèreté inhabituelle pour le béton. L'ossature semble littéralement jaillir du plafond et converger vers les lampes suspendues, qui diffusent une lumière uniforme dans toute la salle. Le plafond nervuré en béton de Patrick Thurston n'a pas seulement su convaincre les communautés chrétiennes de la Maison des religions. En 2014, la construction a reçu une mention spéciale lors de l'attribution du prix d'art Artheon : « Le jury voit dans ce travail une intervention courageuse, qui traduit dans le langage actuel un symbole décoratif chrétien traditionnel, soit la voûte à nervures multiples du gothique tardif, conférant aux lieux une empreinte et une identité chrétiennes. »

Restons dans l'église dont l'iconostase, le mur d'images sacrées de l'église orthodoxe éthiopienne tewahedo (qui veut dire « unie »), comprend une série d'icônes aux couleurs vives. Les dix niches donnent à voir la Trinité, la naissance de Jésus, la mère de Dieu, des anges, des saints et deux importantes églises orthodoxes éthiopiennes. Selon l'usage local, ces icônes ont été réalisées par des prêtres-peintres et consacrées lors de prières et de jeûnes. Une fois achevées, elles ont été roulées en présence de membres de la communauté religieuse et envoyées à Berne. De telles images sont considérées comme sacrées et on leur prête des vertus curatives. Les fidèles touchent et embrassent les icônes. Un tapis rouge a été placé devant l'iconostase en signe de respect. Au-delà de sa signification biblique, ce tapis remplit une fonction protectrice : car la communauté orthodoxe éthiopienne, tenue de partager ces lieux avec d'autres confessions chrétiennes, ne peut y suivre à la lettre toutes ses règles. Aussi ses membres éprouvent-ils parfois le besoin de recouvrir les icônes d'un rideau quand d'autres communautés occupent leur église. Des discussions dans ce sens sont en cours.

Pour en revenir aux icônes, les représentations du mur d'images sacrées ne sont pas les seules icônes de l'église. Pendant les offices orthodoxes éthiopiens, d'autres icônes conservées dans le sanctuaire situé derrière l'iconostase sont disposées sur les autres murs de la salle. Dans la tradition orthodoxe, seuls les diacres ou les prêtres sont autorisés à pénétrer dans ce sanctuaire dont la porte d'entrée située au milieu de la paroi passe d'abord inaperçue, à cause de l'icône qui y est fixée. À gauche et à droite de cette porte, on voit deux saints dont Abuna Takla Haimanot, saint patron de l'église tewahedo bernoise. Plus loin, les deux représentations d'églises superposées attirent le regard. L'une figure l'église Sainte-Marie de Sion à Axoum, dans laquelle se trouverait l'Arche de l'Alliance originale. La seconde montre l'église rupestre de Lalibela au plan cruciforme. Leur emplacement n'est pas dû au hasard : derrière ces images se trouve un autre dépôt, dont l'accès n'est pas réservé aux seuls membres du clergé. Et comme aucun saint n'orne sa porte, tous les membres de la communauté y ont accès.

### **La culture a d'emblée fait partie du programme**

Il était d'emblée clair que la culture ne devait pas être en reste. Alors que les communautés religieuses sont responsables de leurs propres locaux, le programme-cadre est du ressort de l'association Maison des religions – Dialogue des cultures. Jusqu'à son départ à la retraite en 2022, c'est Brigitta Rotach qui s'en est surtout occupée. Pendant huit ans, la théologienne, chargée de cours et ancienne présentatrice de l'émission « Sternstunde Religion » de la télévision SRF, a programmé près de 500 événements à la Maison des religions, qu'elle a mis en œuvre avec beaucoup de bénévoles et l'équipe de dialogue. Différents formats culturels ont vu le jour pour des groupes cibles aux besoins ou attentes variés, ainsi que des événements culturels identifiables comme tels. Des projections de films, des discussions littéraires, des ateliers rédactionnels, des discussions en direct, des manifestations interreligieuses et des cycles de conférences ont régulièrement été organisés le soir. À midi, la priorité était donnée aux courts-métrages, au yoga, au qi gong, aux rencontres interreligieuses « Réflexe » ainsi qu'à des « inputs culturels » conçus en collaboration avec le restaurant Vanakam.

Aujourd'hui encore, la Maison des religions est très active dans la médiation culturelle. Outre ses séries de manifestations bien établies comme les « Lectures Canap » ou les projections de films, son programme annuel comporte des concerts, des ateliers rédactionnels ou des visites thématiques des lieux. La Maison des religions accueille volontiers aussi en tant qu'hôte les événements qu'on lui propose. À l'instar des rencontres « Art et religion en dialogue » qu'organisent depuis 2015 le Kunstmuseum Bern et le centre Paul Klee. Des œuvres d'art à contenu religieux y servent de point de départ à des échanges entre des personnalités de ces deux milieux, avec en prolongement des lectures d'œuvres des réflexions sociétales. La culture sert ainsi plus que jamais de trait d'union entre les différentes communautés religieuses.

## ORGANISATION

### De l'idée à l'organisation professionnelle

*La Maison des religions – Dialogue des cultures connaît aujourd'hui le succès et la stabilité. Pour y arriver, il aura fallu de l'esprit pionnier, de la patience, du courage face au changement et de la clairvoyance. Et aussi quelques miracles.*

Transformer la Maison des religions imaginée par un groupe d'individus enthousiastes et engagés dans une vision commune en une organisation professionnelle stable a été et reste un défi – comme chaque fois qu'une entreprise avant-gardiste se professionnalise. De nombreuses personnes peuvent également témoigner du fait que le financement et la construction d'un tel projet ne sont jamais une sinécure.

### Défis organisationnels et humains

Après l'inauguration de la Maison des religions en 2014, de nouveaux problèmes pratiques se sont posés, sur le plan structurel et humain. On a vite réalisé qu'il fallait pouvoir répondre au téléphone tous les jours, fixer les rendez-vous avec les groupes, organiser les visites guidées, décorer les salles pour les manifestations et mettre en place tables, chaises et boissons. En outre, une personne était nécessaire pour gérer l'informatique, il n'y avait pas assez de tables au restaurant Vanakam en cas d'affluence et il manquait du personnel supplémentaire pour un peu tout. Il a donc fallu créer de nouveaux postes, en particulier pour la conciergerie. Ainsi, les effectifs de l'association ont progressivement augmenté, d'une personne à 60 % lors de sa création en 2002 à neuf personnes (480 %) lors de l'inauguration de la maison en 2014, et enfin à 17 personnes (870 %) et deux civilistes à fin 2023.

L'équipe s'étoffant, il a aussi fallu professionnaliser les structures internes. Ainsi, au début, les idées divergeaient sur le type de direction, la responsabilité personnelle des collaboratrices et collaborateurs et le développement commun. Les postes ont dû être mis au concours et les profils adaptés. Durant les premières années, l'équipe se composait d'individus qui développaient leurs activités de manière indépendante, mais qui ne perdaient jamais l'ensemble de vue. « Tous se sentaient responsables de la maison entière, tout en s'investissant beaucoup dans leur propre domaine », raconte Ursula Ecclesia, employée de longue date à la Maison des religions. Depuis, une nouvelle équipe est en train de se mettre en place au vu de l'agrandissement de la maison et de l'élargissement des thèmes et des tâches. Des personnes-clés ont pris leur retraite ou ont démissionné. Cette évolution est aussi liée au passage d'une exploitation pionnière à une organisation confirmée. Et comme avant, on expérimente ; la pensée et l'action agiles jouent un rôle central ; les responsabilités doivent être réparties et l'organisation doit être encore plus largement soutenue.

Une évolution est intervenue au niveau de la conduite, tant sur le plan stratégique qu'opérationnel. Au sein du comité, les différentes communautés religieuses ont gagné en autonomie tandis que la réflexion pour le projet global a été renforcée. La collaboration reposait sur la vision et les principes directeurs développés conjointement en 2009 et ayant connu depuis quelques adaptations mineures. En 2018, le comité a élaboré avec l'équipe une stratégie comportant des champs d'action centraux et une planification des mesures en conséquence.

L'infrastructure flexible et la multifonctionnalité des salles se sont révélées efficaces. On peut par exemple accueillir plusieurs petites manifestations, ou organiser un grand événement pour 150 personnes en ouvrant les cloisons. À ce jour, on ne sait pas encore comment optimiser l'espace restreint du bureau au vu des effectifs en hausse ; entre-temps, on a dû utiliser des locaux temporaires.

Par contre – et c’est très réjouissant –, la fondation Europaplatz a financé en 2023 l’installation d’un ascenseur central, permettant ainsi à toutes et tous d’accéder à la totalité des locaux.

### **Financement de la construction**

Revenons aux commencements : Après avoir réalisé qu’une association ne pouvait pas financer un projet d’une telle envergure, cette forme juridique n’offrant pas assez de sécurité aux donateurs potentiels, Guido Albisetti, Klaus Baumgartner, Gerda Hauck, Regula Mader, Christoph Reichenau et Marco Ryter ont créé en 2006 la fondation « Europaplatz – Haus der Religionen ». Celle-ci a permis d’établir la base du financement de la maison et d’apporter la crédibilité requise.

Entre 2007 et 2009, les membres de la fondation ont envoyé des centaines de demandes de financement à d’autres fondations, à des institutions publiques et à des particuliers. Ils ont entrepris des démarches auprès des communes et du canton de Berne, ainsi que chez des investisseuses et investisseurs privés. Mais ils s’entendaient constamment répondre qu’il n’est pas possible de financer la religion et qu’il ne s’agit pas d’un projet culturel. « Je me souviens encore très bien d’une séance du conseil de fondation peu avant Noël 2010. Nous étions frustrés et sur le point d’abandonner le projet. Nous ne savions en effet plus quoi faire et un financement n’était pas réalisable à ce moment-là. Nous n’avions plus vraiment d’espoir », se remémore Guido Albisetti, alors président de la fondation. Pourtant, la ville de Berne avait dès le début soutenu le projet en diminuant de moitié la rente de droit de superficie que devait payer la Maison des religions en tant que copropriétaire d’étage.

C’est alors que le miracle s’est produit : Un article paru dans la NZZ le 24 décembre 2010 soulignait qu’il était impossible de ne pas trouver l’argent nécessaire à une telle maison, vu son importance considérable pour la promotion de la paix. Après une séance d’information publique organisée au Käfigturm de Berne début 2011, un grand nombre de particuliers ont apporté leur soutien à la construction, parfois de manière substantielle. Enfin, la décision d’Ursula Streit et de sa fondation de cofinancer à grande échelle la construction de la maison arriva au printemps. Le financement de base était ainsi assuré. D’autres soutiens, du Fonds de loterie du canton de Berne et des paroisses générales réformée évangélique et catholique romaine de Berne, ainsi que de nombreuses paroisses individuelles, sont alors venus s’y ajouter. La dernière contribution, encore nécessaire, a été apportée par la Bourgeoisie de Berne. Les 10 millions nécessaires à la construction étaient enfin réunis !

Maintenant, l’organisation peut compter sur un financement stable. La ville de Berne soutient la Maison des religions pas le biais de contrats de prestations quadriennaux. L’Église réformée évangélique et l’Église catholique romaine l’encouragent depuis son inauguration. Des dons réguliers de particuliers, le soutien de communes et de paroisses et des contributions de fondations permettent de maintenir la maison à flot. En outre, son fonctionnement est financé par des projets qui doivent être régulièrement renouvelés ou réintroduits en fonction de leur durée. De plus, des dons individuels importants ou des prix nationaux comme le Prix Doron ont régulièrement contribué à surmonter des situations critiques. « Les recettes générées par les visites guidées, les locations, les ateliers et le restaurant contribuent aussi largement à assurer notre financement », précise Ursula Ecclesia. Le degré d’autofinancement est d’environ 35 %. La question d’un financement régulier du canton de Berne ou de la Confédération reste ouverte, malgré le rayonnement national et international de la Maison des religions.

### **Pas d'argent des États de non-droit**

La question de savoir si et de qui la maison accepte de l'argent a également fait l'objet de controverses et de nombreux débats. Après d'intenses discussions, les membres du comité ont décidé de rejeter les contributions d'États « de non-droit », même s'ils n'ont pas pu se mettre d'accord sur la définition d'un tel État. En juin 2019, la maison aurait pu recevoir de l'argent d'un tel pays ; le comité a alors décidé de refuser par principe l'argent public d'États tiers. De toute façon, les fonds ne sont acceptés que s'ils sont donnés de manière inconditionnelle et sans but précis. Le comité discute au cas par cas s'il accepte les contributions supérieures à 10 000 francs suisses. La crainte d'être instrumentalisé par des tiers – et en particulier par les milieux politiques – accompagne le fonctionnement de la maison depuis ses origines.

La recherche d'une base financière sûre, durable et indépendante demeure une tâche centrale de la direction et constitue toujours un défi majeur.

## BÉNÉVOLAT

### Rôle du bénévolat – au temple ou au téléphone

*À la Maison des religions – Dialogue des cultures, de nombreuses personnes travaillent bénévolement. Toutes n'ont pas les mêmes motivations : alors que les unes y voient un service spirituel rendu à la communauté, il s'agit pour d'autres d'un simple engagement séculier. La Maison des religions en profite dans les deux cas. Il est vrai que la nécessité d'avoir recours au bénévolat en dit long sur notre société.*

Un groupe de bénévoles formé de chrétiennes et chrétiens âgés de 26 à 80 ans, d'un fonctionnaire à la retraite se réclamant du bouddhisme, d'une Kurde naturalisée appartenant à la communauté alévie et d'une réfugiée orthodoxe éthiopienne s'est donné rendez-vous pour discuter. Tous ces gens font régulièrement du bénévolat à la Maison des religions. Que signifie pour eux cette activité ? Une question aussi simple amène souvent une réponse hésitante. Özlem Duvarci, Kurde naturalisée, pédagogue en religion et mère de deux enfants, considère son engagement en faveur de la communauté comme une évidence et non comme un travail : « personne ne reçoit de salaire chez nous, même pas les prêtres », souligne-t-elle. « Je le fais parce que je crois que nous avons besoin d'un tel cadre pour résoudre nos conflits. » Özlem Duvarci a ainsi ponctuellement assuré la coordination et l'administration au sein de sa communauté, tout en participant régulièrement au rituel cem.

Contrairement à ce rituel sacré propre à la dergâh alévie, d'autres activités communes sont strictement profanes. Des bénévoles se retrouvent ainsi pour mettre sous pli 2500 lettres avec le programme culturel actuel et un bulletin de versement. On bavarde, on plaisante, on se raconte ses vacances. Une fois les enveloppes préparées, le groupe va manger au Vanakam, le restaurant interne. Une partie de ces gens se disent croyants, d'autres ont quitté l'Église mais donnent volontiers un coup de main quand il y a quelque chose à faire. Tous apprécient l'atmosphère des lieux, « d'autant plus qu'on n'y fait pas de prosélytisme », comme le souligne Hans Georg Bar. Enseignant de formation, il est devenu formateur d'adultes et enfin maraîcher, approvisionnant régulièrement la maison en légumes, en herbes aromatiques et en petits fruits. C'est ainsi qu'il a rejoint l'équipe des volontaires.

Comme le montrent les exemples qui précèdent, le bénévolat a un double visage, revêt différentes formes et naît de motivations diverses. Il peut s'agir d'un engagement dû au hasard, mais jugé cohérent avec le rayonnement de l'institution bénéficiaire. Ou d'un service spirituel rendu en connaissance de cause à une communauté à laquelle on adhère et qu'on considère comme une patrie religieuse et culturelle.

Mala Jeyakumar, première prêtresse hindoue nommée au temple, n'a jamais été rétribuée pour son activité spirituelle. C'est parfaitement normal à ses yeux. Les services au temple, la collaboration avec les autres prêtres, la participation aux cérémonies, la distribution des offrandes, sans oublier les travaux de nettoyage, s'inscrivent dans une tradition qu'elle perpétue avec conviction. Arrivée dans sa jeunesse du Sri Lanka, elle s'est mariée en Suisse, a eu des enfants et exercé une activité salariée, tout en suivant en parallèle une formation de prêtresse. « Mon rôle est un service rendu à la communauté », explique-t-elle, « et non une profession rémunérée. » Elle souligne que sa famille l'a toujours soutenue dans cette voie. En ajoutant que chez les hindous, les jeunes grandissent avec cette mentalité et veillent à se rendre utiles, « car ils s'inspirent des adultes autour d'eux et s'affirment ainsi dans la communauté ». De telles pratiques se perpétuent à la deuxième et à la troisième générations. Et au-delà ? Mala Jeyakumar se garde bien de faire des pronostics.

## Deux poids et deux mesures pour le bénévolat

Il est frappant de voir que dans les communautés religieuses privées de tout statut de droit public, des arguments religieux sont invoqués pour justifier le bénévolat, invisible de l'extérieur et absent des statistiques. La population n'en sait pratiquement rien. Cela soulève bien des questions : pourquoi les Églises disposent-elles de sacristains et de personnel administratif rémunéré et dans le temple hindou ou la mosquée, des bénévoles doivent-ils se charger des mêmes tâches ? Est-il juste que le travail d'aumônerie soit payé dans un cas et que dans l'autre, il faille l'accomplir gratuitement pendant son temps libre ? De l'avis de David Leutwyler, délégué aux affaires ecclésiastiques et religieuses du canton après avoir dirigé la Maison des religions jusqu'en 2020, il faudra tôt ou tard régler de telles questions dans notre société multireligieuse : « dans les églises nationales », rappelle-t-il, « les travaux de secrétariat, les nettoyages et la direction des services religieux sont bien entendu confiés à des professionnels. Dans les communautés religieuses non reconnues de droit public, de telles tâches incombent à des membres qui, bien souvent, n'ont pas reçu la formation correspondante et qui s'en chargent gratuitement. »

On ne saurait trop souligner l'importance, pour notre société, du bénévolat au sein de communautés organisées sous forme d'associations ou de fondations. Ces dernières offrent à leurs membres une patrie spirituelle et un sentiment de sécurité, et du même coup favorisent une cohabitation pacifique. D'où la question qui s'impose : la différence de statut actuelle est-elle encore acceptable, a fortiori dans une société toujours plus sécularisée, où les religions reconnues par l'État sont en perte de vitesse ?

En 2017 déjà, une étude mandatée par le canton de Berne était parvenue à la conclusion que « l'État devrait intégrer dans sa politique religieuse toutes les communautés religieuses en leur qualité d'entités importantes pour la société, afin d'exploiter leur potentiel positif pour le bien commun ». Selon des spécialistes reconnus, une telle revendication est raisonnable mais, comme le demande l'auteur de l'étude : « L'État dispose-t-il des ressources pour élaborer une stratégie en matière de politique religieuse aux niveaux institutionnel et organisationnel ? »

Le travail bénévole accompli à la Maison des religions a fait ressortir cette asymétrie criante et largement contribué à ce que le problème soit reconnu et inscrit dans l'agenda politique. Il faut dire que ce projet doit beaucoup à ses bénévoles engagés, fréquemment issus pour la plupart des communautés religieuses reconnues par l'État et établies de longue date. Ursula Ecclesia, qui a travaillé bénévolement pendant des années pour l'association avant d'y obtenir un contrat fixe en 2014, à l'ouverture de la maison de l'Europaplatz, sait de quoi elle parle.

Depuis lors, elle veille sur les finances de la Maison des religions et encadre 30 à 40 bénévoles qui y interviennent de manière régulière ou ponctuelle. « Les bénévoles nous apportent beaucoup », dit-elle d'un ton convaincu. « D'autant plus qu'en dehors de leur activité à la Maison des religions, ce sont de précieux ambassadeurs de cette idée interreligieuse ».

## Apprendre les uns des autres

Christine Thielmann, formatrice d'adultes à la retraite, fait partie de l'équipe des bénévoles. Régulièrement présente à l'accueil ou à la centrale téléphonique, elle participe assidument aux événements organisés dans la maison. « Pour avoir longtemps vécu à l'étranger », dit-elle à la table ronde, « je sais à quel point les vraies amitiés nouées en exil comptent. Je consacre volontiers une partie de mon temps libre à promouvoir l'idée de cette maison, qui est ma seconde patrie. Dès que j'en franchis le seuil, je me dis que ma place est ici. » Il en va de même pour Rosmarie Fischer, catéchète à la retraite qui confectionne depuis des années, avec amour et dévouement, des pâtisseries pour le thé de l'après-midi. Elle admet n'être qu'un « petit rouage d'une grande machine », mais se bat pour cette

idée sur tous les fronts. « Les gens qui me connaissent me posent souvent des questions sur la Maison des religions. Je ne me lasse pas de leur expliquer à quel point on règle ici les problèmes de manière simple et pragmatique. »

Ancien pilote de ligne, Ruedi Lang a décroché à la retraite un mastère en sciences des religions. Il anime un groupe de discussion interreligieux et n'hésite pas à parcourir le long trajet séparant son domicile de Berne, afin d'y travailler à l'accueil et à la centrale téléphonique. Les efforts déployés au quotidien pour cohabiter en bonne intelligence, faisant fi des préjugés, l'impressionnent. « Je trouve sensationnel qu'ici, les membres de deux religions de l'écrit parviennent à vivre sous le même toit que les « non-croyants » tant décriés par leurs textes sacrés. Nous avons encore beaucoup à apprendre les uns des autres. »

Janine Biner et Marieluse Jutzi sont deux jeunes femmes ayant ressenti un coup de foudre pour la Maison des religions. Étudiante en électrotechnique à l'EPF, Janine s'y est rendue un peu par hasard, lors d'un projet de radio pour jeunes. Entre-temps, elle dirige de tels cours et transmet autour d'elle sa passion de la création radiophonique. Elle est convaincue que pendant leurs loisirs, les jeunes feraient bien de côtoyer les membres d'autres communautés religieuses et d'aborder ensemble de telles questions. À l'Europaplatz, l'esprit des lieux inspire tout le monde, souligne-t-elle. « Mais », dit-elle, « on remarque très vite si des jeunes viennent de classes relativement homogènes ou ont déjà fait des expériences dans un environnement multiculturel. » Sa collègue Marieluse Jutzi, aide-soignante, organise régulièrement un brunch avec des femmes originaires d'Érythrée, de Palestine ou des Philippines. Elle aime voyager et s'instruire sur d'autres cultures. « Chaque visite est comme une immersion dans un monde différent. »

En somme, le bénévolat à la Maison des religions offre un changement bienvenu dans le quotidien de personnes ayant grandi au sein des Églises nationales, en leur permettant de transmettre autour d'elles des compétences acquises et de faire une bonne action dans un environnement stimulant. Peu importe ici qu'on soit proche des Églises ou qu'on ait coupé les ponts avec elles. Le cas échéant, la défense d'une cause nous étant chère prime sur l'engagement spirituel. Il n'est pas anodin d'ailleurs de côtoyer des personnes partageant nos idées, voire des personnes ayant d'autres valeurs mais qui fréquentent les offices par besoin religieux. On s'en aperçoit bien à la table ronde quand, dans un allemand hésitant, la jeune Éthiopienne se déclare ravie de travailler dans cette atmosphère paisible et d'ouverture et souligne à quel point les services dominicaux de la communauté chrétienne-orthodoxe lui font du bien. Tout le monde devient songeur en l'écoutant.



## CONFLITS

### Les conflits sont aussi une chance

*Les petites et grandes crises du quotidien, des visions différentes, une pandémie et la suspicion de mariages forcés... L'organisation est régulièrement confrontée à cette importante question : comment gérer les situations conflictuelles, et quelles conséquences en tirer pour que tous les protagonistes sortent grandis de ces crises et que celles-ci ne se reproduisent plus.*

« Quels problèmes rencontrez-vous à la Maison des religions ? » Cette question a été posée un nombre incalculable de fois au personnel et aux communautés religieuses ces dix dernières années. La réponse qui venait souvent d'emblée : « Nous ne parlons pas de problèmes, mais de défis. » En effet, la cohabitation quotidienne et l'exploitation d'un bâtiment commun sont autant de défis à relever. En tête de liste figure le volume sonore des gens qui célèbrent et travaillent dans le bâtiment. Par exemple, personne n'avait pensé au départ que la journée de l'église consacrée au silence et à la contemplation coïnciderait avec la fête du temple qui est célébrée durant toute la journée à grand renfort d'instruments à vent et de tambours. Ou que le repas de Noël de l'entreprise de construction n'aurait pas dû être réservé en même temps que la projection du film bouddhiste muet à l'étage supérieur, dont l'acoustique ne peut être isolée.

Tout comme le bruit, les odeurs ne se cantonnent pas aux locaux de chaque religion. Il arrive que les délicieux effluves de repas éthiopiens ou ayurvédiques se mêlent aux odeurs des bâtons d'encens et des produits de nettoyage pour devenir un nuage sensoriel indéfinissable. Pire encore : dans les premiers temps, des odeurs de poulet rôti flottaient dans le temple hindou. Elles provenaient du supermarché situé juste en dessous, dont l'étalage de mets chauds était installé près du circuit d'évacuation d'air. Celui-ci passait par l'étage supérieur avant de mener à l'extérieur, mais son étanchéité laissait à désirer. Les mesures pour résoudre ce genre de conflits sont souvent de nature organisationnelle, parfois architecturale. Une coordination prévoyante, une fermeture systématique des portes ou un nouveau réglage de la ventilation en concertation avec le supermarché ont rapidement permis de remédier à ces situations.

Il y a eu de temps en temps des conflits plus complexes. Ils naissaient rarement entre les communautés religieuses mais plutôt au sein de celles-ci. Les orientations libérales ou plus conservatrices des membres de la même religion, des divergences d'opinion sur les évolutions politiques dans la première ou la seconde patrie, des idées différentes sur le degré de professionnalisation de sa propre communauté et la surcharge de travail des bénévoles ne sont que quelques-uns des défis qui sont potentiellement sources de conflits et qui occupent les responsables des communautés. En résumé : on admet que « les autres » soient différents, mais il est difficile de comprendre que « les siens » le deviennent aussi soudainement. Ou au sens figuré : les conflits les plus existentiels ne sont pas ceux qui impliquent notre voisinage, mais notre propre famille.

### Conflits au sein de l'espace de dialogue

Depuis le début, l'espace de dialogue a été le berceau de débats houleux, par exemple à propos de l'orientation de la maison, de la gestion des requêtes de tiers ou du poids accordé aux divers domaines d'activité. De nombreux conflits survenus au cours des premières années ont pu être résolus ou du moins maîtrisés à un niveau personnel et direct. De même, la direction et le comité ont surtout dû alors résoudre des problèmes organisationnels et financiers. Des chocs plus importants ont eu lieu suite à différents vols (argent liquide dans le coffre-fort, statuettes divines lors de la construction du temple hindou) ou à des événements tragiques dans la patrie de membres de l'association ou de leurs proches parents.

Puis la pandémie de coronavirus est arrivée : les visiteuses et visiteurs sont restés à la maison, les manifestations ont été annulées et il n'y a plus eu aucun service religieux durant toute la période de confinement la plus stricte. Dans un contexte où les réunions étaient limitées, des discussions difficiles ont eu lieu à propos des règles de l'Office fédéral de la santé publique, du degré de dangerosité des croyantes et croyants ou de la responsabilité des communications. Comme dans les cercles politiques, les structures démocratiques de la Maison des religions ont atteint leurs limites, ce qui a rapidement conduit à un mode de crise.

### **De nouvelles règles pour une nouvelle réalité**

Afin d'éviter de plus grandes incertitudes et des conflits entre les nombreux acteurs, la présidence et la direction ont dû prendre des décisions fermes et les communiquer clairement, sans laisser de place au dialogue en raison des contraintes de temps. Cependant, après les premiers jours mouvementés, les gens se sont étonnamment vite habitués à la nouvelle réalité et ont accepté de relever ce nouveau défi. Il a fallu développer un système de collaboration virtuelle dans l'espace de dialogue, tant sur le plan technique que sur celui du fond, rédiger les plans de protection les plus divers, réglementer de manière uniforme l'organisation de cérémonies religieuses et remplir d'innombrables formulaires de demande d'indemnisation pour les pertes de recettes. À la demande du conseiller fédéral Alain Berset, la maison a même développé un modèle de plan de protection pour les communautés religieuses de droit privé qui a été utilisé dans toute la Suisse.

### **Mariages forcés et leurs conséquences**

Alors que la pandémie frappait le monde entier, la Maison des religions a connu une autre crise majeure à l'automne 2022 : lors d'une émission de la SRF, une femme a raconté avoir été mariée de force dans la mosquée de la Maison des religions. « Durant les premiers jours, toute la maison s'est trouvée sous le choc et a été submergée de questions. Que quelque chose de ce genre puisse se produire semblait inimaginable. Nous condamnons vigoureusement les mariages forcés », explique Karin Mykytjuk, codirectrice de l'association.

La pression publique était énorme, la situation peu claire et la confiance mutuelle ébranlée. Dans cette situation d'urgence, la présidente de l'époque, Regula Mader, a géré la crise et répondu aux questions des médias. Mustafa Memeti, imam de l'association musulmane de Berne, a assuré ne connaître personne qui aurait pu sciemment organiser des mariages forcés dans la mosquée. L'association musulmane de Berne a clairement pris ses distances de tels incidents : des tiers auraient pu profiter de l'ouverture de la mosquée pendant la journée.

Grâce à l'expérience du Service contre les mariages forcés venu en renfort, l'association Maison des religions a été alertée d'une problématique liée à ce sujet : « Les communautés religieuses et, au-delà, la société dans son ensemble ne sont pas suffisamment informées de la primauté du mariage civil. Tout le monde ne sait pas que les mariages religieux sont interdits s'ils n'ont pas été précédés d'un mariage civil et s'ils ne sont pas accompagnés des documents officiels correspondants », explique Karin Mykytjuk. L'imam de la Maison des religions n'a pas non plus toujours vérifié avec soin si les conditions juridiques d'un mariage religieux étaient remplies. « Je n'y ai pas prêté assez d'attention », avoue Mustafa Memeti. « Désormais, nous sommes beaucoup plus vigilants. » Bien qu'il ait entre-temps démissionné de son poste d'imam « pour diverses raisons », comme il le souligne, il a récemment reçu une nouvelle demande de bénédiction de la part d'une croyante habitant le canton de Berne qui, bien qu'ayant déjà des enfants et n'envisageant pas de se marier civilement avec son partenaire, souhaitait « vivre halal » et « rattraper le temps perdu au niveau religieux ». Il a évidemment rejeté cette demande, mais comprend néanmoins le point de vue de cette femme : « Dans notre pays, on procède

souvent à des bénédictions religieuses, par exemple pour que les jeunes puissent vivre en concubinage. Mais c'est une question religieuse interne. Les autorités ne s'y intéressent pas. »

### **Introduction d'un code de conduite**

Au moins les communautés de la Maison des religions ont été informées qu'il ne peut y avoir de rituels de mariage en l'absence d'un acte de mariage délivré par l'état civil. Mais comme l'examen des autorités ne peut pas non plus garantir la libre décision des deux conjoints, le Service contre les mariages forcés a organisé des cours supplémentaires pour le comité et les personnes chargées de l'encadrement religieux, ainsi que pour d'autres personnes intéressées, afin d'accroître la sensibilité à ce sujet. Karin Mykytjuk a été bouleversée de constater que ce service reçoit 7 à 15 signalements par semaine. Et encore il ne s'agit que de cas survenant en Suisse pour lesquels quelqu'un s'adresse à lui. En avril 2023, le Ministère public bernois a mis fin à la procédure concernant les mariages forcés à la Maison des religions. En l'absence de déclarations ou de dénonciations de la part des personnes concernées ou de tiers, les autorités de poursuite pénale n'ont pas pu poursuivre l'enquête.

Qu'a retenu la Maison de religions de cette crise ? Sur la base de ces conclusions, l'association a élaboré, sous la houlette de la présidente de l'époque, Regula Mader, de nouvelles directives intégrées aux contrats de location. Ce code de conduite signé par toutes les communautés est disponible sur le site Internet de l'association. « Nous avons maîtrisé cette crise sur le plan organisationnel », déclare Regula Mader, « mais nous n'avons de loin pas encore traité tous les thèmes sensibles et répondu à toutes les questions. » À savoir : Quelles sont les cultures concernées par des phénomènes similaires ? Où s'arrête le mariage arrangé, qui n'est pas interdit par la loi, et où commence la contrainte ? Quelles sont les raisons qui poussent des parents à forcer leurs enfants à se marier ? Quel rôle peuvent jouer les imams, les prêtres et les pasteurs, et quelle est leur responsabilité ? Comment les autorités de l'état civil s'acquittent-elles de leur mission de prévention des mariages forcés ? Et en particulier : Comment la Maison des religions parvient-elle à aborder ces questions et d'autres encore, parfois taboues, non seulement lors d'entretiens individuels, mais aussi au niveau des comités et dans le discours public ? La recherche de réponses se poursuit.

## MONDE

### La Maison des religions, un laboratoire

*Le quotidien de la Maison des religions – Dialogue des cultures n’est pas toujours spectaculaire. Cependant, il arrive qu’une guerre, une crise ou une catastrophe mondiale place l’organisation sous les feux de la rampe. Parfois, un événement spectaculaire s’y produit sans que personne ou presque ne l’apprenne.*

Une nuit d’hiver, peu après l’ouverture de la Maison des religions à l’Europaplatz. Dans une salle de réunion, trois jeunes gens – une chrétienne, une musulmane et un juif – discutent du fondamentalisme. Une conversation animée, les trois ont des opinions différentes mais s’écoutent et finissent par se mettre d’accord sur un point : celui ou celle qui désigne sa religion comme la seule véritable attise la haine et la violence. À leurs yeux, rien ne peut justifier de telles dérives religieuses. Après cette discussion animée, les trois jeunes restent encore un moment ensemble devant la maison. L’ambiance est joyeuse, on s’échange les numéros de téléphone portable et on s’assure mutuellement de rester en contact. La nuit même, c’est le choc : des terroristes islamistes ont commis un attentat à Paris. La mort et l’horreur, le désespoir et la détresse. La réalité brutale a, une fois de plus, détruit toute croyance en une cohabitation des religions et des cultures.

Depuis l’inauguration de la Maison des religions il y a dix ans, un grand nombre d’événements ont ébranlé le monde et tout particulièrement le petit microcosme de l’Europaplatz. Les personnes qui fréquentent la maison ont des liens avec le monde entier. Un grand nombre d’entre elles ont été et sont personnellement ébranlées parce que des catastrophes naturelles, des actes terroristes et des changements de pouvoir sanglants menacent leurs proches, leurs anciens voisins ou leurs connaissances. Des gens qui vivent en Ukraine et en Afghanistan, en Turquie, au Sri Lanka, en Éthiopie, en Israël, en Palestine... De telles situations mettent aussi l’équipe de direction à rude épreuve. D’une part, les personnes avec lesquelles on travaille quotidiennement sont bouleversées, désespérées ou abattues. D’autre part, le public et la sphère politique attendent de la maison une action immédiate, un geste, une réponse. Après tout, la maison bénéficie de la manne financière publique, entend-on rapidement. La pression des attentes, et souvent la demande concrète d’un espace pour un événement, est palpable. Comment gérer cette pression ? Ce sont des situations difficiles qui soulèvent de nombreuses questions, explique la codirectrice Karin Mykytjuk : « À quel moment une cérémonie commémorative est-elle adéquate ? Lorsqu’au moins une communauté de la maison est particulièrement touchée ? Mais n’est-ce pas le cas presque tous les jours ? Est-ce que le fait que l’événement soit relayé par les médias européens a de l’importance ? Ou la catastrophe doit-elle répondre à des « normes minimales » ? Et en cas de conflit : pouvons-nous contribuer à résoudre le conflit et offrir un espace de dialogue aux parties belligérantes ? Pouvons-nous rendre visibles des groupes, des personnes et des perspectives et parvenir à ce que les gens s’engagent mutuellement ? Ou le risque est-il trop grand de voir se reproduire les asymétries sociales habituelles ? »

Sous la conduite de son président Johannes Matyassy, l’association a décidé fin 2023 d’une marche à suivre avec toutes les communautés religieuses. Jusqu’alors, ce genre de situation soulevait régulièrement des questions. Karin Mykytjuk ne cache pas qu’il est extrêmement difficile de trouver une solution durable et contraignante pour ce point important. Mais en effet, dans les situations de crise, il faut réagir rapidement, « ce qui, dans ces moments-là, dépasse tout simplement les capacités de notre maison organisée de manière démocratique et participative ».

## Un réseau mondial

Le réseau mondial dont la maison fait partie a un effet globalement très positif. Une idée qui portera ses fruits quelque part loin de Berne y naît parfois. L'expérience développée et vécue dans le « laboratoire » de l'Europaplatz peut alors se poursuivre. Cela peut survenir à petite échelle lors de visites ou d'ateliers où des personnes – croyantes ou non, souvent aussi des politiciennes et politiciens de Suisse et de l'étranger – découvrent comment le dialogue interreligieux est vécu concrètement à Berne. Mais cela peut aussi se faire à plus grande échelle lors de conférences ou de formations continues avec des spécialistes, ou même à l'échelle mondiale, comme en 2022, lorsque la maison a organisé la première réunion physique de maisons multireligieuses avec des invités de projets partenaires à Berlin, Hanovre, Munich, Vienne, Jérusalem et en Géorgie. L'objectif principal de cette rencontre à Berne était de créer un réseau, d'apprendre à se connaître, de classer les spécificités des différents projets et d'aborder les questions d'organisation, de financement et de relations publiques. Les participantes et participants ont aussi discuté de la forme et du fond des célébrations interreligieuses.

Certains projets qui passent souvent inaperçus du public suisse lancent quelques nouveautés au niveau global et en matière de politique religieuse. L'hindouisme réformé, que l'association Saivanerikoodam pratique depuis des années dans le temple de l'Europaplatz, en fait partie. De nombreux autres temples l'ont adopté, en particulier en Scandinavie et en Grande-Bretagne. Depuis peu, une communauté se développe au Canada et un temple a même été ouvert à Jaffna au Sri Lanka. Les membres du comité bernois voyagent sans relâche à travers la moitié de l'Europe, d'une communauté à l'autre, pour montrer, promouvoir et conseiller. Les réformes prennent souvent la forme d'un « programme global », explique le prêtre principal Sasikumar Tharmalingam. C'est pourquoi il préfère parler de « rénovations », car celles-ci sont basées sur des sources anciennes. Les communautés qui souhaitent entamer ce changement doivent être prêtes à ordonner des femmes prêtres, à introduire le tamoul au lieu du sanskrit comme langue du temple et à rejeter le système des castes. Le prêtre hindou bernois n'accepte pas les réformes partielles. Les membres du comité effectuent ce travail bénévolement, d'une part parce qu'ils sont convaincus que l'hindouisme a besoin de réformes ou de « rénovations ». Et d'autre part, parce qu'ils ont « le feu sacré », comme en convient Sasikumar Tharmalingam.

## Lorsque la graine germe

« La Maison des religions est un laboratoire », comme on le dit souvent aux visiteuses et visiteurs. Et c'est effectivement ce que vivent au quotidien les personnes engagées dans la maison. La cohabitation de cinq religions sous un même toit, le dialogue entre huit religions au-delà de toutes frontières, n'est pas toujours facile, prend du temps et nécessite souvent des détours. Il faut s'écouter attentivement, surtout lorsque l'allemand n'est pas la langue première et que l'on utilise peut-être des moyens d'expression, des modèles de pensée et des voies de communication différents. Cela demande du temps et de la patience. Les personnes impliquées doivent en faire preuve même si, à côté de cela, il y a une activité normale qui tient l'équipe en haleine. À côté des « grands projets », il arrive que des factures se perdent, que des tuyaux coulent, que les plans d'intervention avec l'équipe de nettoyage doivent être revus, que les réunions s'éternisent et qu'il n'y ait pas de place pour travailler tranquillement dans le bureau commun. La liste des améliorations souhaitables est longue. L'improvisation et la coordination sont nécessaires. Il faut naviguer entre les grandes questions de la cohabitation et les petites contrariétés du quotidien.

Mais il y a toujours des lueurs d'espoir inattendues : une femme peut se voir offrir des perspectives avec un petit travail dans le secteur du nettoyage, un requérant d'asile mineur non accompagné a les yeux qui brillent en entrant dans la mosquée, et un rêve s'est réalisé pour une femme de ménage

tibétaine qui a pu serrer la main du dalaï-lama, le chef spirituel de sa religion, sur son lieu de travail. Pour elle, c'était le point culminant de son existence. Pour les médias, ce moment très personnel est passé inaperçu.

À propos du dalaï-lama : pour la visite du chef religieux des Tibétains en 2016, les principes d'impartialité ont dû être quelque peu élargis. La Suisse officielle ne pouvait et ne voulait pas le recevoir pour des raisons politiques. La Maison des religions l'a donc accueilli. L'événement a eu un grand écho médiatique. La télévision a fait un reportage détaillé. Une publicité qui a sans aucun doute fait du bien à la maison, mais qui a moins compté pour l'équipe que la rencontre en elle-même. Pouvoir montrer la maison au chef des bouddhistes tibétains, lui parler de tout ce qui a été réalisé, de tout ce qui a été pensé et de tout ce qui attend encore d'être achevé, manger et rire avec lui ; c'est ce qui reste dans les mémoires. Et ses mots d'adieu résonnent encore : « The seed is planted, now it may grow. »